Les Blessures

JEAN CHARBONNEAU

Les Blessures



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCXII

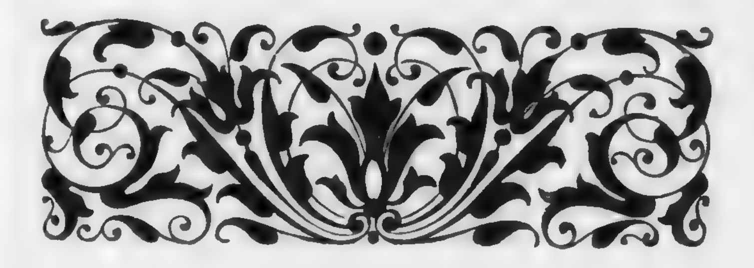
JE *dédie ce livre à l'École littéraire que j'ai fondée et qui me tient à cœur comme œuvre éminemment canadienne-française.*

J. C.

Ainsi, selon le temps qu'il fait dans ma pensée,
A la place où mon âme autrefois fut blessée,
Il est un renouveau d'angoisse que je crains;

Une larme, un chant triste, un seul mot dans un livre,
Nuage au ciel limpide où je me plais à vivre,
Me fait sentir au cœur la dent des vieux chagrins.

SULLY PRUDHOMME.



Les Blessures

SONNET LIMINAIRE

LIVIDES, *vous voguez au gré du flot des mers,*
Amour, Force, Génie, et la Gloire vous leurre;
Et, même lorsque l'homme est à sa dernière heure,
L'espoir remplit ses yeux voraces et pervers.

Moi, j'ai beau regarder, vos désirs sont amers;
La vaste Humanité m'épouvante et m'écœure;
Et l'exécrable Orgueil sur vos néants demeure:
Je n'entends plus que vous, sanglots de l'Univers.

Est-ce l'ennui de vivre ou le dégoût du monde
Qui hantent mes esprits tourmentés ? Je ne sais.
Mais mon âme contient d'ineffables regrets...

Toi qui souffres aussi, tu veux que je réponde ?...
Interroge plutôt ton cœur et ses secrets,
Frère, tu trouveras la blessure profonde.



Les Blessures



Le Corbeau

A Edgar Poe.

Il fut un temps, mon âme affranchie et joyeuse
N'avait pas entendu l'écho des noirs chagrins;
Des moroses saisons elle était oublieuse
Et s'en allait gaîment au hasard des chemins.

Les jours n'avaient pour elle aucune fleur fanée,
Et le ciel n'avait pas de ces nuages gris
Qui sèment, en passant, sur notre destinée,
La langueur ténébreuse et le spleen indécis.

Rien ne troublait son calme, et nul dégoût de vivre
Alors n'avait hanté mon pauvre cœur humain;
Et l'âpre inquiétude, inapte à me poursuivre,
N'avait pas distillé son perfide venin.

Mais un soir de novembre, où dominait le songe,
Un soir où gémissait le vent froid du tombeau,
Tel un spectre hideux d'horreur et de mensonge,
Entra par ma fenêtre un sinistre corbeau.

Le Corbeau précurseur du mal qui me dévore,
Oiseau des espoirs morts, sur l'aile de la nuit,
Croassant sa chanson, l'éternel « never more »,
Obsesseur et tragique au désert de l'Ennui.

Poète de la Mort ! le gouffre où tu t'abîmes
Porte en lui le vertige éblouissant nos yeux,
Ainsi que la splendeur des grands monts, dont les cimes
Dressent leurs fronts géants vers l'énigme des cieux.

Comme toi, renfermé dans ma douloir stoïque,
Penché sur le néant de notre humanité,
Je sens l'attraction d'une force magique :
Par un mal inconnu je suis persécuté.

Comme toi, descendu dans les mille spirales
Du doute impérieux où sombre la raison,
J'entends le bruit lointain des plaintes et des râles :
Le Destin malfaisant m'a versé son poison.

Et comme toi les cris de la souffrance humaine
Me tenaillent sans trêve et troublent mes esprits ;
J'ai peur de regarder en arrière, et la Haine
Clame en un chant de mort sa rage et son mépris.

Oui, le Corbeau fatal avec sa robe noire
Une nuit est venu frapper à mes carreaux ;
Et je n'ai pas osé dans ma prison sans gloire,
Paria de la vie, en briser les barreaux...

Il s'est perché là-haut, muet dans les ténèbres,
Alimentant en moi mon éternel tourment;
Il est là, tout auprès des tentures funèbres,
Et je lis dans ses yeux le mystère qui ment.

Pour toujours il s'obstine et s'attache à mon ombre;
Ainsi que ma pensée en tous lieux il me suit;
Et je passe des soirs, le front lourd, l'âme sombre,
Terrassé par la peur du spectre de l'Ennui!



Les Ruines

I

Du haut d'un promontoire, au flanc des monts sans bornes
Un vieux château se dresse au bord des océans ;
Autour de ses donjons, des abîmes béants
Ouvrent leurs profondeurs taciturnes et mornes.

Sous le grand porche obscur, des marbres mutilés,
Des fragments de granit gisent sous les décombres ;
Et le long des sentiers, comme de pauvres ombres,
De superbes frontons les débris isolés.

Ses murs abandonnés lancent leurs tours augustes
Comme des javelots dans l'infini du ciel ;
Et, dans l'éloignement brumeux et solennel,
Se frangent les créneaux et les chapiteaux frustes.

Un silence de mort hante ses noirs caveaux ;
Les hiboux familiers en défendent l'approche ;
Le lierre parasite et tortueux s'accroche,
Comme un crêpe de deuil aux portes des tombeaux.

II

Ce château, c'est celui de mon cœur séculaire,
Qui porte l'abandon fièrement dans sa nuit;
Où réside à jamais l'indélébile Ennui,
Où le Doute a muré les Espoirs pierre à pierre.

Sous ses lambris déserts, les tronçons dispersés
De mes rêves d'antan et d'illusions folles
Reposent; je revois, en ces chères idoles,
Des bonheurs fugitifs les portraits effacés...

Si quelque vent mauvais de par hasard te porte
Au château de mon cœur où gisent mes regrets,
Tu chercherais en vain la clef de ses secrets :
Passant, arrête-toi sur le seuil de la porte.

Car un spectre, jaloux de mes anciens printemps,
Se promène le soir sur les dalles antiques,
Dans le délaissement des funèbres portiques,
Où nul n'a secoué la poussière des ans.



Mystère

A la source j'ai dit : « Pourquoi courir toujours
A travers des pays aux routes tourmentées,
Et que n'habites-tu ces plaines enchantées,
Où d'éternels printemps prodiguent leurs amours? »

La source a répondu : « Je ne crains pas l'épreuve :
Je m'en vais sans savoir où me guident mes pas;
Mais les plus forts torrents ne m'arrêteront pas,
Car l'on prédit qu'un jour je serais un grand fleuve. »

Au grand fleuve j'ai dit : « Quel est ton désespoir,
Et pourquoi n'as-tu pas de ces instants de trêve
Qui font les longs repos et plus calme le rêve?
Pourquoi ta plainte a-t-elle un écho dans le soir? »

Le fleuve a répondu : « J'ai parcouru le monde;
De petit que j'étais, je deviens un géant;
Et l'on prédit qu'un jour je serais l'océan :
C'est pourquoi je poursuis ma course vagabonde. »

Au poète j'ai dit : « Ne chante pas en vain
Ni ne pleure le sort de nos âmes blessées ;
Qu'importent les chansons et les larmes versées,
Si le monde oublieux te méconnaît demain ? »

Mais il m'a répondu : « Comme la source frêle
Dont les tendresses ont des soupirs et des voix,
J'ignore les chansons que je chante, parfois,
Mais je chante quand même et je pleure comme elle.

« Majestueux aussi, je vais, et mes sanglots
Ont la morne rumeur du fleuve qui serpente ;
Et comme lui, sans trêve, un cauchemar me hante,
Et je me sens grandir au rythme de ses flots.

« Alors l'âpre combat de la mer se déchaîne
En mon âme. J'entends une immense clameur ;
Et, comme elle, je veux apaiser ma douleur :
Mais la douleur toujours me tenaille et m'enchaîne.

« Quelque autre jour j'éprouve un doux apaisement ;
Je vais jusqu'à nier la haine et la souffrance ;
Mais que vienne la nuit, l'angoisse recommence :
Je sens autour de moi le noir délaissement.

« Voilà pourquoi je pleure et je chante sans cesse,
Humble écho de la source et du fleuve géant,
Ayant parfois la voix grave de l'océan,
De colère remplie ou faite de tendresse. »

Saisons de la Vie

Le printemps nous apporte un chagrin inconnu...
La vie est un étrange et fragile poème;
L'âme est prise d'un mal l'on ne sait d'où venu :
Nous regrettons de vivre et nous vivons quand même.

A peine vient l'été, que déjà mon jardin
A des arbres aux fruits dont les grappes pesantes
Sont lourdes du passé déjà vague et lointain;
Et mes roses ont des épines trop blessantes.

L'automne me reporte aux vieux ans révolus :
Ses coteaux sont pensifs, leurs sources sont taries;
La Chimère a passé sur ma route et n'est plus
Qu'un souvenir menteur me montrant ses féeries.

Le présent n'offre plus que des espoirs troublants,
Et sous les coups du Temps ma jeunesse succombe;
L'hiver couvre mon front de nombreux cheveux blancs :
L'heure se fait plus triste et creuse en moi sa tombe.



Monotonie

LENTEMENT, lentement, l'heure va monotone,
Parmi les jours nombreux, uniformes et plats;
Et nous sentons en nous l'impérieux automne
Mêler à nos douleurs le bruit sourd de ses glas.

Le pâle souvenir des choses envolées
Passe dans le vent froid au hasard des chemins;
Les regrets attristant les campagnes voilées
Réalisent ce que seront les lendemains.

Ah! la vie est un songe où la monotonie
Des saisons prend le cœur et ses plus doux instants,
Et prolonge pour nous la langueur infinie
Du voyage à travers l'éternité des ans.

Le Temps frappe à ta porte et gravement dévide
La tristesse des jours et les trop longues nuits ;
Et plus nous ressentons autour de nous le vide,
Plus nous recommençons de vivre nos ennuis.



Fatalité

N'avoir pour horizon que le bruit des cités
Dont la grave rumeur est comme un chant d'automne;
Vivre éternellement dans les demi-clartés,
Dans la foule, qui va pensive et monotone!

Souffrir les jours nombreux de ces cœurs tourmentés,
Que la fièvre de l'or pour la vie empoisonne;
Rêver le ciel lointain des grandes libertés,
Et n'avoir sous ses pas que l'enfer qui frissonne.

Souhaiter d'être seul dans le couchant vermeil,
Se sentir emporté vers l'impassible espace,
Où l'orgueil de régner n'appartient qu'au soleil;

Et, comme le dernier de la plèbe qui passe,
Promener à travers la ville son ennui,
Et s'en aller sans but dans l'immuable nuit.



Le Bonheur

Bien souvent tu montas sur la plus haute tour,
Et tes regards plongeaient au désert de la plaine,
Et, sans désespérer qu'il apparût un jour,
D'un inutile espoir ta grande âme était pleine.

Car l'heure est par trop brève, et notre attente est vaine;
L'impossible bonheur est semblable à l'amour :
Le vent de la défaite à l'abime l'entraîne,
Et l'instant qui le fait entrevoir est si court!

Mais, pendant que tes yeux regardent la colline,
Rêveur inassouvi que la vieillesse incline,
Avec le pâle oubli, vers les ans révolus,

Peut-être qu'un beau soir le bonheur à ta porte
Passera, mais pour lui ton âme sera morte,
Puisque, désabusé, tu ne l'attendras plus.



Obsession

Nos œuvres sont le fruit de tous les souvenirs
Que nous faisons revivre en d'austères études;
Tels sont l'amour brisé, les doutes, les désirs,
Dont nous reproduisons les fières attitudes.

Toute la vie enfin se répercute en eux.
Nos plus chers souvenirs dirigent nos pensées;
Si nous n'évoquions pas nos ivresses passées,
Le présent resterait sans attraits à nos yeux.

Aussi, dans un poème où tu devras séduire,
Quand je décris ton front, ta lèvre au rire fin,
Tes bras harmonieux, la blancheur de ton sein,
Muse, c'est le passé tout entier qui m'inspire.

De loin nous entendons les échos de sa voix,
Tout comme un chant plaintif dont notre âme est ravie;
Il comble nos plus doux instants, et c'est la vie,
Et nous aurons vécu des rêves d'autrefois.



Étranger

QU'IMPORTE maintenant de revoir le sentier,
Dont l'herbe refleurie a recouvert la trace,
Si déjà le passé s'y cache tout entier,
Si le cher souvenir de nos âmes s'efface?

L'oubli, toujours plus fort que notre volonté,
Fait que rien ne subsiste et que rien ne demeure;
L'amour même, qui semble éternel, emporté
Au hasard du chemin, s'évapore en une heure.

Aussi, lorsqu'il regarde autour de lui, parfois
L'homme éprouve l'horreur du vide et du mystère;
Les amis d'aujourd'hui comme ceux d'autrefois
Ne sont plus, et l'on reste étrangers sur la terre.

Et notre lèvre insulte à l'implacable sort
Qui penche notre front au déclin des années
Et parmi les humains nous jette comme un mort
Ou comme un mur croulant parmi des fleurs fanées.



La Glaneuse

PETITE ROMANCE

La vaste campagne est sereine:
C'est l'heure heureuse des moissons;
La paysanne, par la plaine,
Glane, murmurant ses chansons.

Elle est blonde, sa main est blanche;
La fille glane abondamment;
Elle songe au prochain dimanche
Où lui reviendra son amant.

Et la fille si bien ramasse
Que bientôt son front se fait las;
Car partout où la belle passe
Il ne reste rien sous ses pas.

Le champ de la vie est immense,
Plein de la blonde illusion
Et des gerbes de l'espérance
S'étalant à profusion.

Nous nous en allons par la plaine,
Comme la belle au cœur épris ;
Et, toujours courbés à la peine,
Nous ramassons les lourds épis.

Si bien qu'un jour, de par le monde,
Où la main a tout ramassé,
Rien n'est plus de la glane blonde
Des illusions du passé.



Le Passé

QUE regretterais-tu, si, remontant le cours
Des âges, le passé, de sa voix si plaintive,
Te rappelait encor l'infinité des jours,
Dont la suite pour toi fut triste et fugitive?

Voudrais-tu qu'il te fît revivre les printemps
Dont les soleils nouveaux et les tièdes soirées
Te faisaient oublieux des ennuis et du temps
Et des plaintes d'amour par le vent murmurées?

Dis, regretterais-tu la suave chanson
Des étés t'apportant leurs ivresses lointaines?
Ou le chant des oiseaux, ou le moelleux frisson
Des grands soirs murmurant aux nocturnes fontaines?

Et voudrais-tu revoir l'automne ténébreux,
Ou la plaine d'hiver morne et silencieuse?...
Que regretterais-tu des jours les plus heureux,
Sinon d'avoir vécu la vie inoublieuse?



Convoi funèbre

A Eugène Lassalle.

Par le chemin des rêves morts,
Par le sentier plein de tristesse,
Le Souvenir, dans sa détresse,
Dit sa plainte en mornes accords.

Ce sont des requiems funèbres,
Murmurés comme des sanglots :
Les hymnes du dernier repos,
Dans la profondeur des ténèbres.

C'est un convoi d'Illusions,
S'en allant tout le long d'un fleuve
Où la profonde nuit s'abreuve,
Où se plaignent des visions.

Dans la procession nocturne,
Embrassant de mortelles fleurs,
Sont des pleureuses, mes Douleurs,
Qui portent dans leurs bras une urne.

Derrière elles, sombre et muet,
Vêtu de deuil et solitaire,
Ses grands yeux rivés à la terre,
L'Ennui taciturne et discret.

Puis vient, pleine d'inquiétude,
Ayant de longs soupirs parfois,
Mais désenchantée et sans voix,
La douce et sainte Solitude.

Le front recouvert de jasmins,
Avec sa chevelure blonde,
Ma Jeunesse suit comme une onde,
Avec des roses dans ses mains.

De rayons lunaires vêtue,
Superbe dans sa majesté,
La divine et chaste Beauté,
Aux blancs contours d'une statue.

L'Amour ailé, ce roi des rois,
Dans une nudité profane,
A son épaule diaphane
Portant son arc et son carquois.

Dans le silence vient ensuite,
Marchant fièrement dans leur deuil,
Pleines de haines et d'orgueil,
Mes Ambitions à la suite.

Et plus loin encor, l'air hagard,
Comme par un remords suivie,
L'insatiable et blême Envie
Promène autour son faux regard.

L'Intrigue cachée en son masque,
Couverte d'un manteau Scapin,
Presse les ressorts d'un pantin
Qui remue un tambour de basque.

La Jalousie au cœur brisé,
Et portant un faisceau d'épines,
Foule du pied les églantines
Dont le chemin est pavoisé.

Là-bas, dans l'énigme d'un songe,
Méditant quelques vains aveux,
L'œil plein de sinistres adieux,
J'aperçois l'inique Mensonge.

Et tout près, l'hydre aux mille dents,
Guivre ou monstre, la Calomnie,
Avec un geste d'ironie,
Le front morne, les yeux ardents.

Dans une orgueilleuse prestance,
La Fortune au rire qui ment
S'avance triomphalement,
Tenant sa corne d'abondance,

Débordante d'or et d'argent...
Et près de ces spectres livides
Aux orbites fauves et vides,
D'un rayon d'étole émergeant,

La grande, la sublime Gloire
En sa grâce et sa majesté,
Sur un char richement monté,
Tient dans sa main de blanc ivoire

Un diadème fait d'or fin ;
Et son corps ceint d'une tunique,
Dans une posture pudique,
A quelque chose de divin.

Voici dans des apothéoses,
Radieusement panaché,
Foulant le sol, pour lui jonché
De thym, de lauriers et de roses,

Le Génie, astre lumineux
Et beau dans sa pâleur sublime.
Il suit ; et sa figure exprime
Toute la profondeur des cieux.

Enfin, pour clore le cortège
De tous ces fantômes passés,
Dans la file des trépassés,
Avec une blancheur de neige,

Fatale, obéissant au Sort,
Inexorable, grimaçante,
Et brandissant sa faulx tranchante,
La grande faucheuse... la Mort!

Et je tremble dans les ténèbres
Quand me hante la vision;
Et la vague apparition
A fait frissonner mes vertèbres.

Mais dans l'horreur de cette nuit
S'éloigne et disparaît dans l'ombre,
Lugubrement, la bande sombre,
Qui lentement, lentement suit...

L'image de toute ma vie
Me revient, ce soir, à nouveau;
Et dans cet étrange tableau
Je revois, l'âme inassouvie,

Toutes les choses que j'aimai;
Les souvenirs qu'un vent m'apporte,
Et la triste jeunesse morte,
Et l'amour que j'ai blasphémé.

Parmi les regrets que je scrute,
Je reconnais les noirs malheurs,
L'infinité de mes douleurs
Aux jours agités de la lutte.

Ils sont tous là, mes rêves morts,
Drapés d'un manteau de tristesse;
Leur plainte, pleine de détresse,
M'arrive au cœur en longs accords.

Ce sont des requiems funèbres,
Murmurés comme des sanglots,
Les hymnes du dernier repos,
Dans la profondeur des ténèbres.



Le Vase de Tristesse

A Nelligan.

O vase inépuisable et profond qu'est le cœur!
Urne qui peut tenir les souffrances humaines,
Qui sait souvent donner le sang pur de ses veines
Et semble ne pouvoir épuiser sa douceur;

Vient le fatal instant où, pâle et tendre fleur,
Devant l'ingratitude innombrable et les haines,
Il ne peut plus porter le fardeau de ses peines
Et lentement se brise, accablé de douleur.

Pareil à ce ruisseau que le vent bouleverse
Et qui, subitement, s'enfle, rugit, se tord
Et se déborde après une abondante averse,

A force de souffrir et vaincu sous l'effort,
Le cœur répand un jour les larmes qu'on y verse :
Le vase de tristesse était plein jusqu'au bord.



Oubli

Être insensible ainsi que le néant des choses;
Ne pas se souvenir et ne jamais penser;
Ne pas tendre la main vers la splendeur des roses,
Dont on pourrait sentir l'épine nous blesser;

Ne pas croire aux amours futiles et moroses,
Dont la morsure au cœur ne saurait se panser;
N'avoir pour les douleurs que des âmes bien closes,
Ne pas voir les ennuis devant nos yeux passer;

Repousser loin de soi la trompeuse espérance;
Fuir le monde qui ment, n'aimer que le silence,
Ne pas connaître l'heure et son gouffre béant;

Ignorer le tourment de creuser les abîmes,
Ne pas souffrir en soi de la beauté des cimes...
Si l'oubli nous faisait semblables au néant!



Impuissance

Crois-moi. Quelque puissant que t'ait fait ton génie,
L'idéal trompera ton rêve inachevé;
Et ton âme perdue en l'extase infinie
Ne peut atteindre, hélas! au bonheur tant rêvé.

O poète, à quoi bon te mettre à l'agonie,
Avec l'illusion vaine d'avoir trouvé
Ce problème menteur et monstre d'ironie
Auquel ton faux désir ne s'est pas élevé?

Tu marches dans la nuit au mensonge des choses;
Les blanches vérités, éternellement closes,
Plongent tes yeux hagards au fond d'un océan.

Crois-moi. Tu tenterais en vain, âme blessée,
De faire l'existence ainsi que ta pensée
Et d'égaler ta vie à ton rêve géant.



Tourment

La plus noire, la plus longue des agonies
N'est pas d'être privé des brûlantes amours
Qui donnent à la chair des douceurs infinies
Et font moins ennuyeux et moins tristes les jours.

Ce ne sont pas encor les peines réunies,
Plongeant au cœur humain leurs serres de vautours;
Ni du monde menteur les âpres ironies,
Ni les bonheurs défunts qui n'ont pas de retours.

Mais pour toi, dont les vers suspendus à tes lèvres,
T'auront pris tant de pleurs, et de nuits et de fièvres,
C'est de sentir ton cœur vivant enseveli;

C'est de ne rien laisser après toi qui demeure,
De croire en ton néant jusqu'à ta dernière heure,
Et de savoir ton nom s'abîmer dans l'oubli.



Épitaphe

Au Poète moderne.

Si tu meurs, on saura l'époque où tu vécus...
Si ton œuvre jaillit du bronze indélébile,
Tu resteras l'écho de ce monde débile,
Où, l'orgueil triomphant, tous les dieux sont vaincus.

On saura qu'en ton front, qui sous le faix succombe,
Le doute impérieux livrait d'âpres combats,
Et qu'en tes yeux, vieillis par le siècle trop las,
Fermentait le désir antique de la tombe.

On saura que l'espoir, d'un geste souverain,
Couvrit ton cœur mortel d'incurables blessures,
Que la joie est menteuse et que le rire est vain;

Que la haine et l'amour t'ont laissé leurs morsures;
Que tu mourus, un jour, de tristesse et d'ennui,
Ainsi qu'un pauvre hère allant de par la nuit.



Regrets

Qu'importe que, ce soir, désenchanté du monde,
Tu veuilles te vêtir du manteau de l'oubli :
Nul empire lointain de la forêt profonde
Ne saurait consoler ton rêve enseveli.

Ne va pas désirer la splendeur des aurores,
Ou les marches d'un trône, ou les lourds diamants,
Ni même les cités avec leurs bruits sonores,
Pour tuer tes chagrins et calmer tes tourments.

Tu n'approcheras pas la coupe de tes lèvres,
La coupe qui prodigue aux esprits harassés
L'apaisement si doux des doutes et des fièvres,
Et les tranquilles nuits aux pauvres cœurs blessés.

Une étrange douleur, toujours inassouvie,
Tourmente les humains comme un feu dévorant;
Et le monde emporté, tout comme le torrent,
Aura vécu par vous, ô regrets de la vie!



Tempus edax rerum

Parfois, je songe en moi que le temps qui dévore
Ne nous laisse rien moins que de mornes regrets,
Et que, recommençant, il nous détruit encore,
Alors que le tombeau garde en lui nos secrets.

Il renverse la force un jour prépondérante,
Commande à la lumière et gouverne la nuit ;
Il fait l'illusion de notre vie errante,
Et le bonheur craintif à son approche fuit.

Il est le noir tyran des espérances brèves
Et met un terme à nos trop courts enchantements ;
Il construit une borne où se heurtent nos rêves
Et distribue autour de lui ses châtiments.

Il enveloppe l'âme oublieuse en ses voiles,
Si bien que le passé s'efface avec les ans ;
Et l'immobilité pensive des étoiles
N'a pas de profondeur plus vaste que le temps.

Mais, pour éteindre en nous la tristesse mortelle,
Il inventa l'oubli des souvenirs lointains.
Sans l'oubli, la douleur resterait éternelle,
Et les jours de bonheur seraient sans lendemains.

Oh! l'oubli si profond! mot que l'homme blasphème,
Baume étrange! invisible endormeur du chagrin,
Si tu n'étais pas là, par cet instant suprême,
Où l'âme, à bout de force, au détour du chemin,

Succombe sous le poids des souffrances humaines,
Que serait l'existence implacable ici-bas?
Que seraient nos amours et que seraient nos haines,
Dont les désirs menteurs ne s'assouvissent pas?

Que seraient nos chansons, la jeunesse et la joie,
Que serait le voyage à travers les sentiers,
Si les noirs souvenirs acharnés à leur proie,
Avec un soin jaloux nous gardaient tout entiers?

Les heures s'en allant tragiques et funèbres
Augmenteraient en nous la crainte du néant;
Remplis de visions mornes et de ténèbres,
Nous resterions penchés sur un gouffre béant!

Des choses n'ayant plus que la froide apparence,
Accablés sous le poids de la réalité,
Nous douterions en nous même de l'espérance,
Et nous fuirions d'horreur le monde épouvanté...

N'accusons pas le temps qui dévore les choses
De ne semer que des regrets et que des pleurs;
Car, sans se demander les effets et les causes,
Il inventa l'oubli pour les grandes douleurs.



Ma Chambre

Triste ma chambre avec ses funèbres tentures,
Où des vases de Sèvre aux fissures en pleurs
Répandent leurs parfums songeurs sur mes blessures
Et mêlent leur tristesse au silence des fleurs.

Triste le grand miroir aux dorures anciennes,
Où reflète, ce soir, mon rêve inachevé,
Mon rêve qui s'envole à travers les persiennes
Et se brise en tombant aux pierres du pavé.

Triste le clavecin, dont la plainte infinie
Se répercute au loin en préludes épars,
Et dont le rythme ébauche en râles d'agonie
De langoureux motifs au souffle des hasards.

Tristes les cadres, vieux et blancs sous la poussière :
Comme un défi hautain à l'outrage des ans,
Ils ont, en cette nuit aussi grave qu'austère,
Gardé la majesté de leurs lointains printemps.

Tristes les lourds fauteuils, débris d'une autre époque :
Le vénérable chêne au brocart familier
Me parle des aïeux, quand ma pensée évoque
Mélancoliquement l'antique mobilier.

Triste la vieille horloge à l'aiguille fatale,
Qui chuchote au silence un langage inconnu ;
Car je la crois l'écho de quelque âme ancestrale,
Lorsque j'entends, la nuit, son tic tac continu.

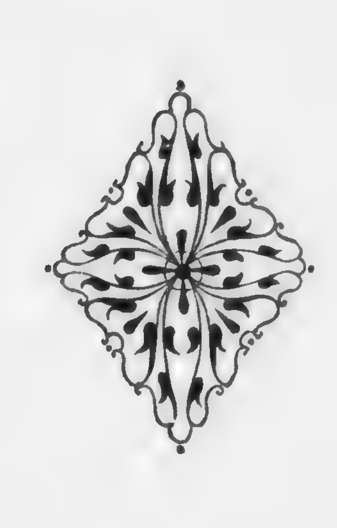
Tristes les bouquins aux confidences muettes,
Dont les pages m'ont fait vibrer le cœur souvent :
Ils m'ont remémoré la gloire des poètes,
Sur qui j'ai fait des vers dispersés par le vent.

Triste en sa gravité sur le mur en détresse,
Le vieux calendrier qui me ramène à vous,
Les jours ensoleillés de ma blanche jeunesse :
O mes bonheurs défunts, je vous reconnais tous !

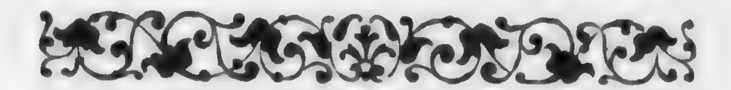
Tristes ces souvenirs où ma douleur est toute ;
Ils s'attachent à moi comme le désespoir ;
Et l'oubli, qui n'a pu tuer en moi le doute,
Me reporte au passé dans mes chagrins du soir.

Hélas ! sans nul souci des pleurs qu'ils ont fait naitre,
Dans ma chambre si triste, ils ignorent pourquoi,
Des lambeaux du passé demeureront peut-être,
Sans avoir su garder quelque chose de moi.





Printemps de la Vie



Rêve d'Artiste

Laisse la vie intense et lourde des cités,
Puisque tu hais la foule et que le bruit t'oppresse.
Ne donne pas ton âme aux tristes voluptés,
Dont tu regretterais la trompeuse caresse.

Tourne plutôt tes yeux vers l'Art, dont les clartés
T'empliront d'une vraie et bienfaisante ivresse;
Son culte fait jaillir les grandes vérités,
Et la Beauté sereine est sa seule maîtresse.

Vis de ton rêve. Elève un autel à tes vers,
Pour que tu puisses, loin des bruits de l'univers,
Faire vibrer en toi la divine harmonie.

Chante la solitude impassible des bois,
Et, pour répercuter les échos de sa voix,
Que la nature soit ton amante infinie.



Printemps tardif

PRINTEMPS, joyeux printemps, triomphale saison,
Reviendras-tu toujours, avec tes harmonies,
Remettre à la gaîté nos âmes rembrunies,
Avec tes boutons d'or, avec ta floraison?

Vois, une flore étrange est sur le point d'éclore
Au jardin de l'ennui que l'hiver cultiva;
Et la neige d'hier qui lentement s'en va
A laissé dans nos cœurs le chagrin qui dévore.

Le soleil a beau rire en ses rayons joyeux,
Un frisson de tristesse a passé sur les choses;
Il retarde pour nous l'éclosion des roses,
Les craintives chansons et les oiseaux frileux.

On dirait que partout sur les routes désertes,
Les arbres au teint gris sont encore exilés;
Sur la pente des monts, des ruisseaux affolés
Laissent couler à flot leurs blessures ouvertes.

Printemps, joyeux printemps, reviendras-tu toujours
Charrier vers la mer les glaces de nos grèves?
Reviens, comme jadis, illuminer nos rêves :
Apporte pour nos champs l'oubli des mauvais jours.

Reviens. Laisse tomber en fécondes ondées
La sève à nos forêts, les parfums à nos fleurs;
Reviens encore. Il est fini, le temps des pleurs,
Car tu souffles la vie aux plaines dénudées.

Prodigue ta verdeur aux penchants des grands monts
Et ta splendeur tardive à la grande nature;
Que la paix sur la terre éternellement dure;
Que le divin bonheur rayonne sur nos fronts.

Alors, tu sèmeras, parmi nous, les tendresses
Que tu portes en toi pour les amants d'un jour;
Et tu leur chanteras la chanson de l'amour...
Printemps, tu nous feras mourir de tes caresses!



Papillons

ROUGE, brun ou doré, se grisant de couleurs,
Le papillon s'envole et butine les fleurs,
Monte, descend, s'en va, puis revient à la rose,
La quitte pour une autre et prestement s'y pose,
Puis recommence encor sans jamais se lasser...
Et, tout ravis, mes yeux le regardent passer.
Il promène son rêve au sein des vertes plaines,
Il dit son inconstance aux joyeuses fontaines;
Et sa grâce empruntée aux splendeurs de l'azur,
A ce que les beautés d'en haut ont de plus pur.
Il resplendit. Son charme, au milieu du silence,
N'a d'égale que sa divine nonchalance,
Tandis qu'en ce printemps, prodigue de clarté,
Légère comme un souffle en la brise emporté,
Sa robe, ouvrant ses plis comme de chastes voiles,
Montre aux yeux éblouis un firmament d'étoiles.



Les Rêves

Nos rêves sont aussi des papillons ailés,
Tantôt roses ou bleus et tantôt étoilés,
Aujourd'hui faits d'azur et pleins d'apothéoses,
Demain faits de tristesse, ou sombres ou moroses.
Ils ont l'hiver, l'été, l'automne et les printemps,
Volent de mois en mois sur les ailes du temps;
Effleurent les vallons et les plaines fleuries,
Le royaume mystique et charmant des féeries,
Se posent sur la fleur pensive du regret,
Pour lui dire en passant leur peine et leur secret.
Nos rêves sont joyeux comme un rire de femme;
Des soirs, ils ont l'accent mystérieux de l'âme;
Ils évoquent, la nuit, le lointain souvenir
Qui creuse sa blessure et qui nous fait mourir;
Et nos rêves, en eux, ont d'ardentes prunelles,
Qui peuvent contempler les splendeurs éternelles.



Renouveau

Déja le bois répand ses senteurs printanières.
Le jour nouveau prodigue aux champs l'or du soleil;
Et, là-haut, les chansons des oiseaux en éveil
Sortent des nids, depuis trop longtemps prisonnières.

La sève juvénile envahit les guérets,
Et bientôt les maïs se sentiront une âme :
C'est la glèbe future, ô printemps, qui t'acclame!
Des strophes de couleurs estompent les forêts.

Déjà plus librement s'envolent mes pensées
Par les prés reverdis qui frissonnaient hier;
Je reprendrai demain le rêve qui m'est cher,
Et je boirai la vie aux sources des rosées.

Les jardins referont les mousses que j'aimais,
Leurs roses à foison et leurs fleurs d'émeraude;
Et par les blonds sentiers où le silence rôde
L'hiver nous semblera s'en aller à jamais.

Plus de nuages gris ni de bises lugubres,
Car les matins plus chauds ont de troublants frissons;
Plus de froide rafale, et, dans les verts buissons,
Rien que du soleil clair et des rayons salubres.

Le grand fleuve, arrêté par les glaces sans fin,
Coule majestueux à travers les campagnes;
Et les ruisseaux d'argent, descendus des montagnes,
Ont déroulé leur rêve aux fossés du chemin.

Tout renaît. Et le vent souffle ses mélodies.
La brise parfumée, éprise de printemps,
Ébauche par le monde, à la gloire du temps,
La divine chanson des fières harmonies.



Premier Chagrin

Par un printemps plein de clarté,
J'allai dans un jardin de roses,
Exquises en leur pureté,
De tantôt seulement écloses.

Avec la sveltesse des lis,
Au milieu des vases de marbres,
Pendaient les branches des grands arbres
Perdus dans les profonds taillis.

Par-ci, par-là, dans les allées,
Des bouleaux dans le blond matin
Montraient leurs robes de satin,
Claires blancheurs immaculées.

Et la brise avec ses chansons,
Par l'aube lentement bercées,
En frissonnant dans les buissons,
Avait des langueurs oppressées.

Et comme je penchais mon front
Sur ces roses aux reflets pâles,
Je vis des pleurs couleurs d'opales
Que la nuit, du grand ciel profond,

Avait laissé tomber sur elles;
Et les fleurs aux parfums subtils
Laissaient couler de leurs pistils
Des larmes sur leurs tiges frêles...

J'ai versé des pleurs aussi, moi,
Et m'en suis allé par la plaine;
Et mon cœur partagea leur peine,
Sans pouvoir comprendre pourquoi.

Aussi, parmi toutes les choses
Que je vis de par les chemins,
Le premier d'entre mes chagrins,
C'est d'avoir vu pleurer des roses.



Printemps disparu

C'est le printemps des songes bleus;
C'est la fuite des giboulées
Et de la bise aux chants frileux,
De par les grands monts envolées.

Tout reverdit et tout sourit :
C'est la saison des villanelles;
Et la campagne refleurit
Avec ses floraisons nouvelles.

Aubes fines et blanches fleurs
Aux frais parfums, branches moelleuses,
Où les rossignols querelleurs
Entonnent en chœur leurs berceuses.

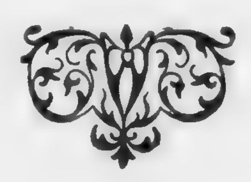
Ce sont les bois et leurs palais;
C'est la source silencieuse,
Tout doucement versant la paix
Bienfaisante autant qu'oublieuse...

Pourtant, les fleurs dépériront :
La chaude saison sera brève ;
Et, la tristesse sur son front,
L'hiver assombrira le rêve.

Collines et gazons fleuris,
Tout pâlira, car tout se fane :
Les bois alors se feront gris,
Comme le nuage qui plane.

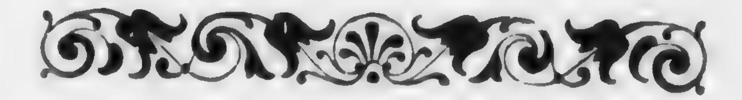
La joie ira par le chemin,
Comme les rires en détresse,
Et s'enfuira dans le lointain.
Nos âmes n'auront plus l'ivresse

Et la douce fraîcheur des champs,
Et vers des régions lointaines,
Iront chercher d'autres printemps,
D'autres soleils et d'autres plaines.





Saisons de l'Amour



Saisons de l'Amour

O profondeur mystique et sainte de l'amour!
Le printemps des lilas dont la terre est jonchée
Offre à ta floraison la lumière du jour,
Et sur les clairs ruisseaux ta lèvre s'est penchée.

L'été t'accueille aussi dans le parfum des fleurs,
Dans l'éblouissement des cimes et des fleuves;
Et l'agreste vallée aux vibrantes couleurs
Embaume de fraîcheur la source où tu t'abreuves.

L'automne, grave et lent comme l'heure du soir,
Apporte la tristesse au couchant qui s'embrase;
Et l'ombre du vieux chêne où je venais m'asseoir,
Pensive, reste ainsi que moi pleine d'extase.

Tandis que l'hiver neige autour ses noirs regrets,
Il laisse sur nos fronts ses empreintes plus sûres;
Et ses douleurs, échos des profondes forêts,
Ont creusé dans nos cœurs d'incurables blessures.

Amour

L'AMOUR nous laisse au cœur d'innombrables blessures,
Et l'instant qui nous jette à ses âpres tourments
Fait infailliblement nos souffrances plus sûres :
Mais l'on croit éternels quand même nos serments.

Il a ses verts sentiers, il a ses blondes cimes;
Il porte en lui la gloire et la splendeur des cieux;
Il cache en ses replis la noirceur des abîmes,
Et ses mirages d'or éblouissent nos yeux.

Qu'importe pourtant! L'homme a d'étranges chimères;
Les ronces du chemin ne l'ont jamais lassé;
Et celles des douleurs, qui sont les plus amères,
Le reportent quand même à l'intime passé.

Nous nous remémorons les ivresses lointaines
Dont le joyeux printemps des jours fut embaumé;
Et, malgré les regrets dont nos âmes sont pleines,
Nous souffrons plus encor de n'avoir pas aimé.



L'Abeille

PETITE ROMANCE

VA, mon rêve, penche ton front
Sur la fontaine où l'eau tournoie :
Ses gouttelettes te feront
Des fleurs de tristesse ou de joie.

Tu leur diras l'aveu profond
Que garde ton âme de soie,
Buvant leurs parfums, comme font
Les brises que l'été charroie.

Et, le cœur plein d'enchantement,
Tu t'en iras, très longuement,
O toi que l'amour ensoleille,

Sur leurs corolles te poser,
Et butiner, comme l'abeille,
Au nectaire de leur baiser.



Les Lilas

PETITE ROMANCE

Dans l'allée, un parfum flottant
Se promène aux branches massives :
Les lilas aux douceurs pensives,
Se parent d'un songe attristant.

Mais dans le soir tout palpitant,
Comme de passagers convives,
De ces tendresses excessives
Nous ne nous grisons qu'un instant.

Tel le baiser qui nous parfume
Et qui d'ivresse se consume,
Tout comme le lilas défunt.

Qu'importe pourtant sa durée,
Si d'amour ta lèvre altérée
Me fait mourir de son parfum !

Orion

ORION, qui jadis, dans sa beauté première,
Éclipsa la splendeur même de la lumière,
Resplendit maintenant dans la voûte des cieux.
Mais, s'il reste l'élu des astres radieux,
Son âme, de douleurs incessamment remplie,
Porte le sceau fatal de sa mélancolie.
Hélas ! ses yeux divins expriment le regret
De ne plus contempler son antique forêt,
Et plongent dans les nuits qu'une lueur embrase,
Ivres de souvenirs, leur inutile extase.
Parfois, son regard tremble et cherche à ressaisir
Dans l'abîme profond l'impossible désir ;
Et, pour mieux oublier le remords qui le hante,
Il cache en l'inconnu sa terrible épouvante.
Car il se remémore en lui-même le jour
Où, repoussant Diane et son divin amour,
Il paya cet affront du sang pur de ses veines ;
Et, depuis, Orion, dont les rages sont vaines,

Et pour toujours en proie à ses afflictions,
Projette en la splendeur des constellations
Sa clameur immortelle et ses pleurs d'agonie...
Tel est aussi le cœur, ô cruelle ironie!
Qui, de l'amour ayant dédaigné les attraits,
Se verra dévoré par d'infinis regrets,
Et qui, dans son dédain des sublimes ivresses,
Repoussant loin de lui la douceur des caresses,
En lui-même exilé comme un astre du ciel,
Sentira l'abandon et le vide éternel.



Ignoti sacra Fames

A l'École littéraire.

Ne tournons pas le cours du fleuve des pensées!
Le patient labeur que nous accomplissons
N'est pas, certe, inutile à nos âmes blessées,
Et l'avenir nous donne au cœur de vrais frissons.

Soyons forts. Oublions les souffrances passées;
Les chemins ne sont pas semés que de chansons :
La gloire et ses splendeurs si longtemps caressées
Nous ouvriront un jour de larges horizons.

Le but inaccessible est l'ultime conquête;
Et, si des monts géants tu n'atteins pas le faîte,
L'impassible demain dont tu subis la loi

Saura te compenser justement de tes peines.
Lutte pour conquérir les vérités sereines :
Il restera toujours quelque chose de toi.



Le Règne du Silence

Contemple sans parler la majesté des choses :
L'heure crépusculaire argente les ruisseaux;
Et les lys inclinés sur le miroir des eaux,
Baignent dans le flot bleu leurs corolles mi-closes.

L'air promène au sentier le cher parfum des roses :
Dans les buissons s'éteint la chanson des oiseaux.
La lune est apparue; et parmi les roseaux
Le songe resplendit en ses apothéoses.

Il passe autour de nous un doux apaisement;
Dans les arbres pensifs, pas un tressaillement :
On croirait que la nuit s'est recueillie et pense...

Ouvrez votre âme au soir, ô rêves endormeurs :
Le bruit universel a cessé ses rumeurs
Et cède son empire au règne du silence.



Incantation

RAYONS purs du soleil qui réchauffez les fleurs,
Que d'espoirs à la vie effeuillez-vous dans l'âme !
De vos ors chatoyants aux multiples couleurs,
Plus bienfaisants pour nous qu'un sourire de femme,
Surgissent les torrents, les ruisseaux rafraîchis,
La douceur de l'aurore et son parfum qui grise ;
Et les arbres, l'hiver, graves et réfléchis,
Dont les branches pleuraient avec le froid de bise,
Redressent maintenant leurs fronts vers les sommets.
Oui, vous rajeunissez les espérances mortes,
Rayons purs, qui semblez faire éclore à jamais
L'odorante senteur des roses à nos portes...

C'est l'exquise saison des lilas dans les champs,
C'est le réveil troublant des frêles marguerites,
L'envol par les grands bois des oiseaux et des chants
Qui dans les feuilles font joyeusement leurs gites.
C'est l'éblouissement des terrestres beautés ;
C'est l'harmonie aux sons de miel, aux bruits de lyre,

C'est la nature, ce grand livre où l'on vient lire
La splendeur radieuse et douce des étés...
Vous êtes tout cela, rayons purs de tendresse,
Et vous nous prodiguez dans des coupes d'or fin,
Avec l'enivrement, l'inépuisable ivresse
De l'amour enchanteur et des rêves sans fin.

Rayons purs du soleil, qui redonnez au monde
Le charme des saisons et leur sérénité,
Qui retrouvez pour nous la semence féconde
Et qui portez en vous la joie et la clarté;
Rayons dont la chaleur fortifiera les sèves
Et qui ferez géants les chênes des forêts;
Qui venez reverdir les vieux ans de nos rêves,
Tout autant que les blés abondants des guérets;
Purs rayons qui peignez, en des apothéoses,
Les décors enchantés qui nous charment les yeux;
Qui refaites la vie à l'être ainsi qu'aux choses,
Et qui nous révélez la majesté des cieux;

Rayons qui dissipez le noir ennui de vivre
Et qui savez si bien effacer le passé;
O vous que nos espoirs s'acharnent à poursuivre
Dans la tranquillité du soir, le cœur lassé;
Rayons qui remplissez les profondeurs sacrées,
Dissipant, le matin, tous les doutes pervers;
Vous qui vîtes grandir les races exécrées,
Et qui contemplerez la fin de l'univers;
O vous, dont la lumière éblouissante et sûre
Détermine le cours des lointains océans;

Rayons qui commandez à toute la nature,
Vous qui nous révélez la no[illegible]ur des néants;

Rayons purs du soleil qui couronnez les cimes
Et qui pouvez apprendre aux hommes à penser,
Versez-moi votre ivresse et vos clartés sublimes,
Envahissez mon âme et daignez l'embraser.
Faites que, pour chanter votre gloire infinie,
Mes strophes aient le souffle exalté de l'amour
Et l'inspiration profonde du génie;
Faites que, pour écrire en lettres d'or, un jour,
Un poème laissant d'indélébiles traces,
Je puisse, comme vous, contre les coups des ans,
Mépriser dans mon cœur les morsures du temps,
Et comme toi, soleil, dominer les espaces!



Jardin des Larmes

SELON D'ANNUNZIO

LOINTAIN le grand jardin aux douces voluptés,
Enclos fleuri d'amour où s'ébauchaient nos rêves !
Les nuits où nous fûmes heureux passèrent brèves,
Si profonds nos bonheurs, mais si tôt emportés !

Plus rien des chants d'oiseaux aux tendres harmonies,
Doux murmure de joie et de ravissement ;
Plus rien du banc de pierre où l'ombre, doucement
Maternelle, abritait nos âmes réunies.

Lointain le légendaire et mystique décor,
Fait d'un ciel plein d'azur et d'un bois plein de roses,
Evocateurs muets du langage des choses
Que le passé profond parfois m'apporte encor.

Plus rien de ces serments que tout bas l'on murmure,
Des fraîcheurs nous venant des bosquets plantureux ;
Des baisers expirant, tièdes et langoureux,
Sur ta lèvre, ô divine et chère créature !

Lointains les verts sentiers et le parfum subtil
Des fleurs, nous caressant de leurs blondes tendresses;
Nous ne connaissions pas les humaines tristesses,
Et dans nos yeux brillaient les clairs soleils d'avril.

Plus rien qu'un souvenir des longues promenades
Au couchant, à cette heure où se teinte de sang
Le grand bassin, qu'empourpre un rayon languissant,
Où se baigne un essaim timide de naïades.

Lointains les jeunes fronts et de rides exempts :
Ma jeunesse n'est plus que le songe d'un songe;
Et le temps sans pitié qui nous suit et nous ronge
A fait mon cœur plus vieux et mes cheveux plus blancs.

Plus rien des jours heureux où des jeunes déesses,
Dans de grands bois païens, s'élançaient à travers
Les taillis, poursuivant sans relâche les cerfs :
Vous n'êtes déjà plus, Dianes chasseresses!

O sentiers très lointains que j'ai foulés souvent!
Les ronces de l'oubli recouvrent vos allées,
Et les chansons de vos printemps sont envolées;
Mais j'aime revenir par les soirs, en rêvant,

Evoquer la beauté des longues nuits sans voiles,
Les nuits qui nous faisaient oublieux des regrets...
O sentiers qui gardez en vous tant de secrets
Et qu'illumine encor la splendeur des étoiles,

Bien malgré vous les ans joyeux sont révolus.
Mais, en vous revoyant, très longtemps je demeure
L'âme plus langoureuse et plus triste que l'heure,
O tous les souvenirs des temps qui ne sont plus!



Conseils

A Henri Hains.

LAISSE un peu de ton cœur au hasard des chemins,
Dans le val, parsemé de marguerites blanches,
Dans les brises du soir et parmi les jasmins :
Quelques notes de lui feront vibrer les branches.

Moi, j'ai laissé le mien près du bois enchanté :
Quand la nuit tombe, il dit aux étoiles sa plainte ;
Et sa chanson s'élève à leur immensité,
Lorsque sur ma douleur le vent automnal tinte.

Quand se dessécheront leurs pétales meurtris,
Laisse un peu de ton âme à la pâleur des roses
Que ton pied rencontra dans les jardins flétris :
Il te faut compatir à la douleur des choses.

Moi, j'ai laissé la mienne aux tristes fleurs des champs
A qui je confiais mes secrètes pensées ;
Dans les parfums subtils et dans l'or des couchants,
Aux sources des forêts par le vent caressées.

Au bord des verts sentiers laisse un peu de tes pleurs :
La pitié fut toujours plus forte que la haine;
Nous n'aurons pas vécu si nos yeux sans douleurs
Un jour n'ont pas pleuré sur la souffrance humaine.

Moi, j'ai semé les miens partout où j'ai passé;
La misère ici-bas m'accablait de tristesse;
Mais qu'importe l'épine où je me suis blessé,
Si la charité sainte ennoblit ma jeunesse.

Prodigue un peu partout des gerbes de ta main,
Poète que poursuit le rêve qui te hante,
Tu mourras n'ayant pas accompli ton destin,
Si tu n'as pas chanté les chansons que l'on chante.

Moi, j'ai voué ma vie à dire les échos,
Les divines amours en leurs métamorphoses;
J'ai chanté la nature et donné, sans repos,
Les plus beaux de mes vers à ses apothéoses.

Pour l'art éblouissant qui te creuse le front,
Laisse couler un peu de ton sang goutte à goutte;
Les hommes sont fixés dans le travail qu'ils font,
Et dans leurs œuvres c'est leur âme qu'on écoute.

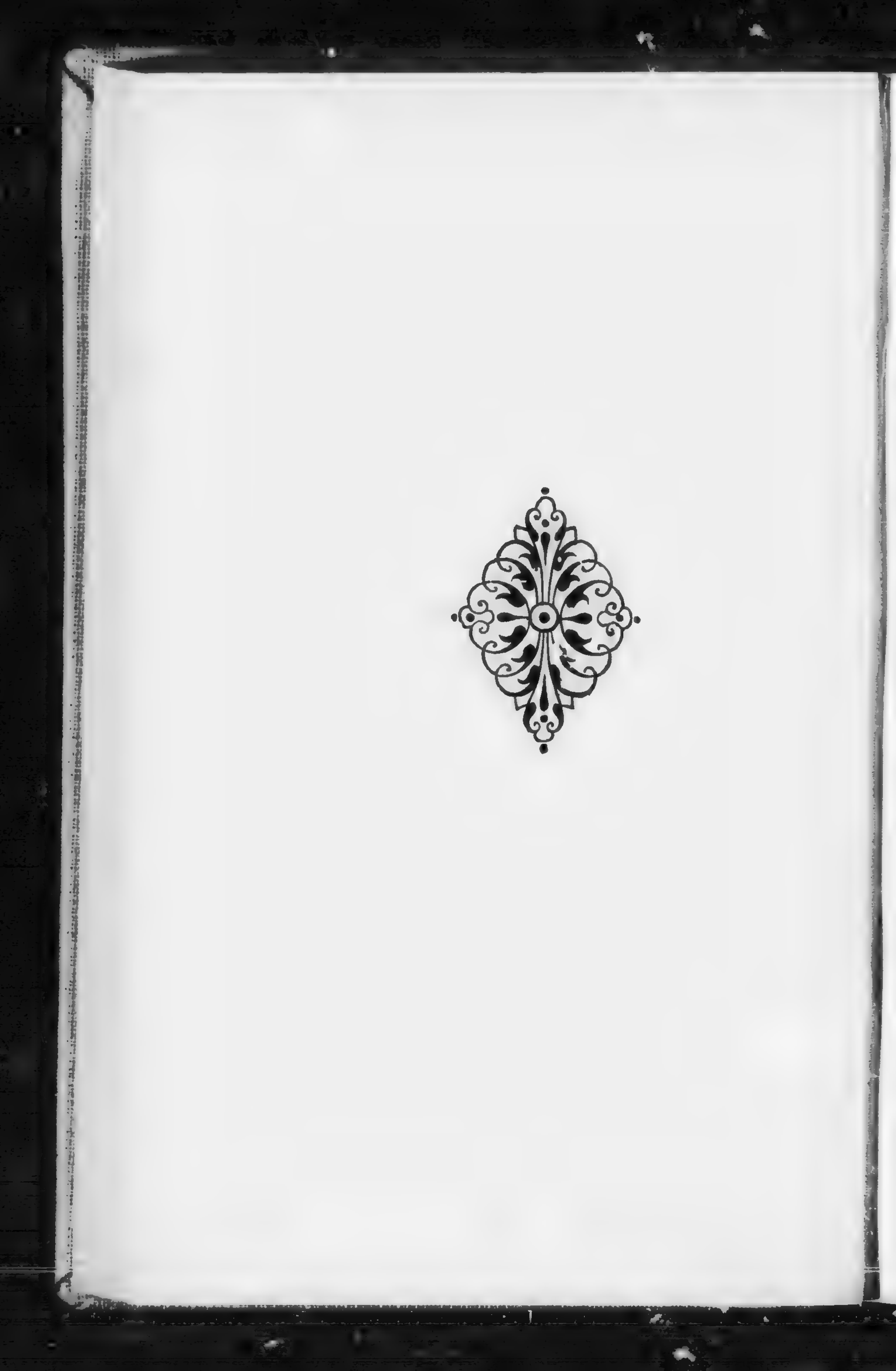
Moi, j'ai versé le mien sans me plaindre jamais,
Comme un soldat tombé sur le champ de bataille;
Et, dans le noir bourbier de ce monde mauvais,
A tout j'ai préféré l'ouvrier qui travaille.

Ainsi qu'un chant de luth venant d'un mont altier,
Afin que son haleine enthousiasme et grise,
Laisse un peu ton amour en l'univers entier
Passer comme une chaude et bienfaisante brise.

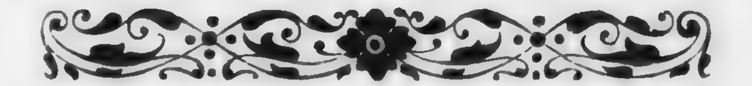
Moi, j'ai voulu le mien, grand entre tous les grands,
Sans exemple parmi les amours de la terre,
Impétueux, ayant la force des torrents,
Et pur comme le lys dans sa blancheur première.

Oh! laisse, en t'en allant, quelque chose de toi!
Sur la cendre des morts à la tombe ravie,
Malgré nous doit passer le souffle de la vie :
Car rien ne doit mourir, c'est là la grande loi!





Aurores fleuries



Aurore fleurie

Vois, la terre est fleurie, et la moisson future
Élargit en splendeur les lointains horizons;
Et pour solenniser dignement la nature,
Il flotte dans les airs des gerbes de chansons.

C'est l'aube. La forêt tranquillement s'éveille.
Du bord des clairs ruisseaux il monte des parfums;
Le matin revêtu d'une pourpre vermeille
Efface en se levant les tristes soirs défunts.

Rien ne semble exister de ma mélancolie :
La volupté m'emplit de songes palpitants;
Je respire l'espace, et ma pensée oublie
Les jours enténébrés et l'angoisse du temps.

La route commencée et par l'heure suivie
A de nouvelles fleurs dans les sentiers joyeux :
Recommence d'aimer et de vivre la vie,
Car l'espoir n'est pas mort dans ton cœur ténébreux.



Extase

Tout l'azur a rempli brusquement mes paupières !
J'entends autour de moi comme d'humbles prières,
En mêlant ma pensée au silence des bois...
Déjà, dans le matin, s'éveillent les vieux toits.
Comme un astre lointain, la lumière, jaillie
Du sommet des grands monts, est de frissons remplie.
L'arbre a des tremblements très légers. Des reflets,
Comme d'une auréole éclairent les forêts.
La vallée est assise au centre d'une gorge,
Abritant les blés murs et les seigles et l'orge ;
Et sur le charme exquis et rêveur de ces lieux
S'épand en blonds rayons la chasteté des cieux.
Une langueur sereine enveloppe la terre ;
Car rien de tes rigueurs, automne au front austère,
Ne me paraît devoir jaunir les champs fleuris ;
Et les cœurs malheureux ne seront plus meurtris ;
Et le fleuve puissant en sa vague mouvante
Ne nous laissera plus d'indicible épouvante ;
Et les nuages gris par le vent emportés

Ne viendront plus ternir la splendeur des étés.
Alors, la joie intense, indicible de vivre,
Sera comme un parfum dont longtemps on s'enivre;
Car devant la nature et le bleu firmament
Tout chantera pour nous harmonieusement.
Nous pourrons écouter, alors, du haut des cimes,
L'universel concert et ses chansons sublimes.
Et sur le seuil paisible et chaste des maisons,
Devant la majesté des égales saisons,
Nous pourrons contempler en ses métamorphoses
L'âme extatique, l'âme éternelle des choses.



Marguerites

FLEURS de l'amour, fleurs du soleil,
Joyaux des printanières plaines,
Vous mettez les cœurs en éveil
Quand vous apparaissez, sereines.

Pures comme l'eau des fontaines
Et blondes dans le jour vermeil,
Vous étalez vos feuilles, pleines
De songes bleus au doux réveil.

Vous donnez de fraîches pensées
Aux amants qui vont soucieux;
Et les transparentes rosées

Qui dans le soir tombent des cieux
Font, en vous couvrant de leurs voiles,
De vos pétales des étoiles.



Solitude

Douceur de se savoir dans l'indécis des choses,
Sans éprouver en soi quelque étrange tourment;
Subir leur charme exquis et leurs métamorphoses;
Ne pas se sentir vivre et mourir un moment!
S'isoler tout au fond de quelque vierge aurore,
Que jamais ne souilla la terrestre impudeur;
S'en aller vers le rêve ou vers la profondeur
Des infinis lointains que le vulgaire ignore
Et dont nul ne saurait atteindre les confins;
Rechercher pour son cœur la blonde solitude;
Avoir à savourer en sa béatitude
L'indicible délice inconnu des humains;
Vivre loin de l'envie et des haines mortelles,
Au fond de l'irréel où l'extase conduit,
Où les heures sans fin n'auraient jamais de nuit,
Où les refrains seraient des chansons éternelles...
Douceur de se savoir dans l'indécis des choses,
Sans éprouver en soi quelque étrange tourment;
Subir leur charme exquis et leurs métamorphoses;
Ne pas se sentir vivre et mourir un moment!



Aube

L'AUBE, avec ses lueurs écloses, s'est levée
Par delà le pré vert et le mont endormi;
Le silence s'émeut, les feuilles ont frémi,
La nuit fait ses adieux à la route achevée.

Car déjà le soleil, de son rêve émergeant,
A mêlé ses rayons à l'extase des plaines;
Les fleurs couleur d'aurore ont de tièdes haleines,
Et l'herbe matinale a des perles d'argent.

La nature s'éveille en une hymne infinie;
Dans la brise une voix errante a murmuré;
Et le chant des oiseaux, par la joie inspiré,
Mêle ses notes d'or à la fraîche harmonie.



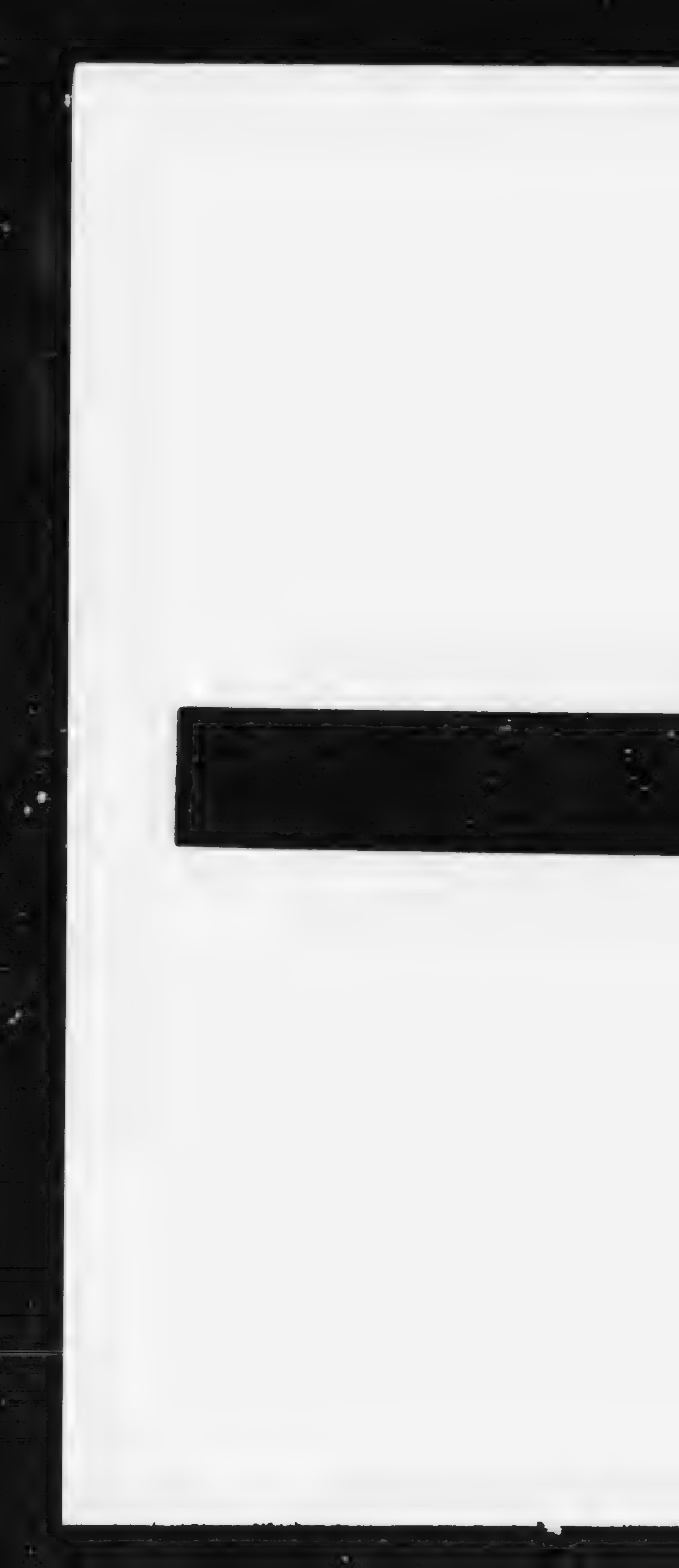
Matin

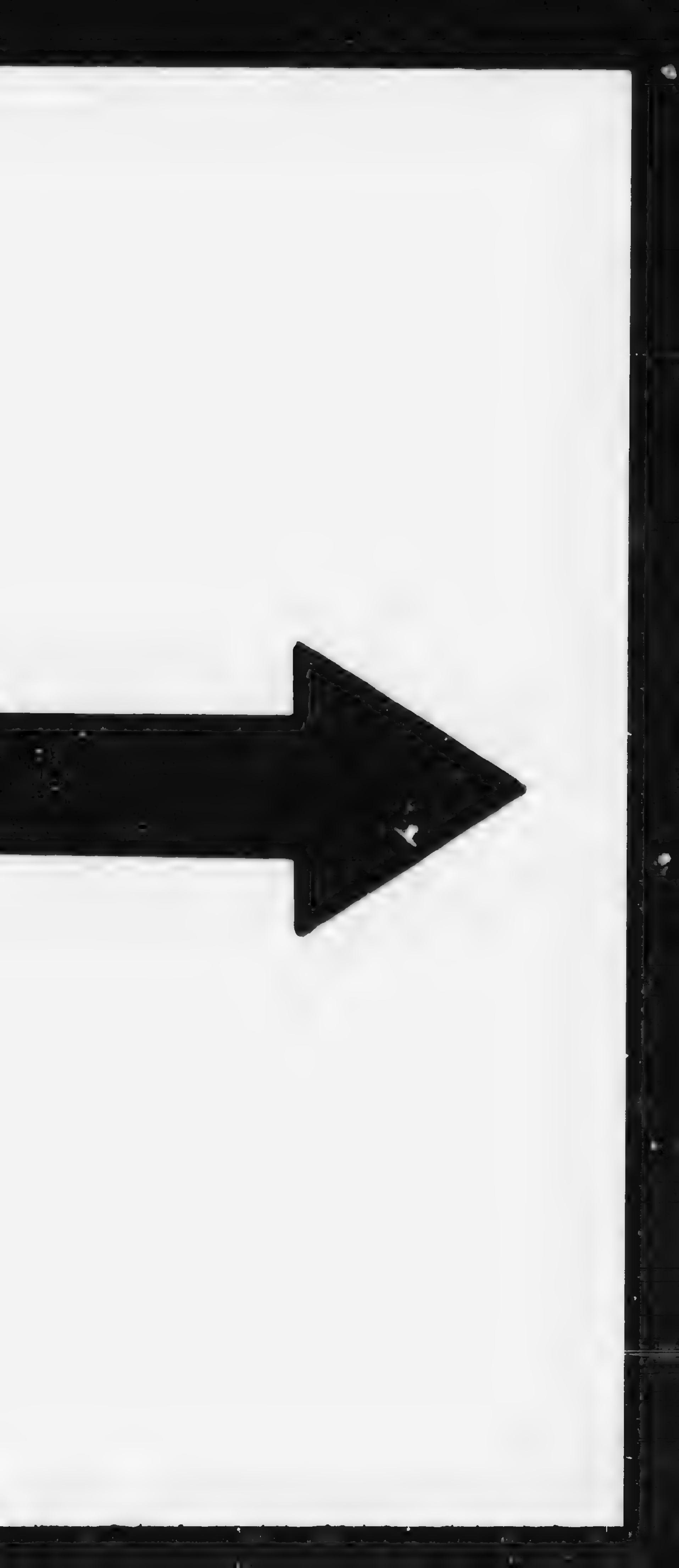
Le matin radieux paraît et prophétise
Ce que sera l'éclat et la beauté du jour;
Il passe sur la plaine un triomphal amour,
Et le parfum des fleurs devient une hantise.

Les rayons du soleil montent comme un encens,
Enveloppant les monts d'une divine extase;
Et léger comme un souffle, en sa robe de gaze,
Le rêve a préludé par de joyeux accents.

Il flotte de la brise et de la nonchalance,
Un charme indéfini, si lent à s'exprimer
Qu'à peine l'on entend le grand bois proclamer
Dans un frémissement la gloire du silence.

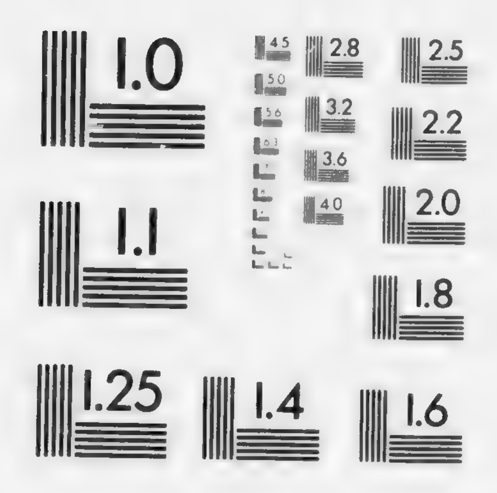






MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Après-Midi

L'APRÈS-MIDI pensif, aux paupières mi-closes,
Répand son calme lourd et son pesant sommeil;
Et le ciel, embrasé par l'ardeur du soleil,
Prodigue sa clarté sur la splendeur des roses.

Les bois se sont grisés des sèves de l'été,
Les ruisseaux fatigués ont ralenti leur course:
Et, prise de lenteur, la transparente source
Laisse mirer l'azur en sa limpidité.

Et mon âme savoure, à cette heure trop brève,
L'ardent bonheur de vivre en un jour rajeuni
Et goûte lentement le délice infini
Et l'ombrage propice à la douceur du rêve.

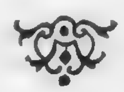


Crépuscule

Un rose crépuscule ensanglante le bois
Et sur le flot tranquille abaisse ses prunelles;
Et le mont triomphal aux plantes éternelles
Contemple le soleil une dernière fois.

L'extase emplit le bois au vieux front magnanime;
Le soleil irradie en purs rayons d'amour;
Ils règnent tous les deux en cette fin de jour,
Et la même fierté farouche les anime.

Et le soir, déroulant sur les immensités
Le mystère propice à l'union des choses,
Confond en un tableau rempli d'apothéoses
La divine splendeur de ces deux majestés.





Été de la Vie



Les Lys

Sur le chemin poudreux l'air embaumé circule;
Le soleil, au couchant, a d'exquises pâleurs;
Et le recueillement des bosquets et des fleurs
Semble évoquer au loin l'âme du crépuscule.

Là-haut, les grands sommets de rayons empourprés
Montent dans l'infini des rêves extatiques,
Et la forêt répand des odeurs balsamiques
Sur la splendeur des champs et sur l'herbe des prés.

Dans le lac transparent, où se baignent les branches,
Epanouis, les cieux se mirent tout entiers;
Et les cygnes nageant, paisibles, par milliers,
Voluptueux et fiers, baignent leurs robes blanches.

C'est le calme ineffable exhalé par la nuit;
C'est l'assoupissement languide du silence;
Rien ne semble vibrer dans le soir, et tout pense :
Plus de bruissement de feuilles, plus de bruit.

Et, dans l'hymne du songe et des métamorphoses,
Les lys, le front penché sur les eaux, et pensifs,
Et, comme la nature, au grand soir attentifs,
Mêlent leur blancheur vierge au mystère des choses.



Sonnet amoureux

Reste dans le jardin aux feuillages discrets,
Le front baigné de songe et ton âme fermée,
Sans me dire tout bas le fond de tes secrets :
Je les connais si bien, ô chère bien-aimée !

Que ta pensée ainsi demeure inexprimée.
Ne dis rien. Aujourd'hui, les mots sont indiscrets ;
Il nous faut du silence en ces divins bosquets,
Car le silence est doux et la fleur parfumée.

Ne dis rien. Que tes yeux, dans l'extase perdus,
Recherchent l'infini des bonheurs attendus,
Avec, au bord des cils, la caresse inouïe,

Tandis que moi, le front caché dans tes cheveux,
Et pour réaliser le plus cher de mes vœux,
Je mourrai, respirant ta bouche épanouie.



Demi-Clair de Lune

Et je m'en suis allé vers l'île solitaire...
L'âme de la nuit pleure un songe familier;
Et sur le fleuve lent l'ombre du peuplier
Evoque tristement l'image du mystère.

Le soleil a plongé son regard langoureux
Dans le miroir des eaux où le calme s'abreuve;
Le saule-pleureur baigne en la splendeur du fleuve,
Et les grands hêtres ont des tendresses en eux.

En son nocturne empire et que rien n'importune,
La nature a des fleurs qu'elle effeuille au couchant;
Et je vois des jardins là-bas, sur le penchant
Des coteaux, et la grève au demi-clair de lune.

En ce pays charmant où j'aime à revenir,
Le passé, ce vieux livre aux feuillets grands ouverts,
A laissé son empreinte aux arbres des prés verts,
Et les petits sentiers pleurent du souvenir.

Les choses du passé, je les reconnais toutes ;
Elles reflètent dans le courant argenté ;
Et j'entends, douce ainsi qu'une brise d'été,
La tristesse qui parle aux dolences des routes.

Dans l'assouplissement du silence berceur,
Aux parfums d'alentour fleurant la rêverie,
Se fond, dans un baiser tout plein de griserie,
Le vent du soir, le vent mollement obsesseur.

Et des nénuphars blancs, dont la tige baignée
A de légers frôlis, se penchent gravement
Et laissent s'échapper tout autour, lentement,
Les effluves dont leur corolle est imprégnée.

Là-bas, dans les bosquets où meurent les clartés,
L'ombre du souvenir et des chimères brèves
Me rappellent, ce soir, l'enivrement des rêves,
Et les aveux discrets et les serments prêtés.

C'est là que nous croyions nos promesses plus sûres :
Je revois le vieux banc mousseux comme autrefois
Et les petits oiseaux des anciens, dont la voix
Fait s'ouvrir dans mon cœur de très vieilles blessures.

Je reconnais ton chant aimé, petit ruisseau,
Dont la plainte me porte aux lointaines années.
C'est toi peut-être qui changeas mes destinées :
La vie est ici-bas comme un frêle roseau.

Douceur du bruit chantant des chantantes fontaines!
Tendresses de la brise, ô vous que j'entendis
Dans mes songes passés, ô chansons de jadis,
Qui veniez des grands monts et des forêts prochaines;

O plaintives chansons qui parlent d'autrefois,
Dont le lointain motif est comme une harmonie,
Je savoure, en ce soir, la douceur infinie,
Le charme et les échos divins de votre voix.

Vous me remémorez le langage des roses,
Les parfums si subtils, les aveux, les baisers,
Ce que pouvaient alors contenir mes pensers,
Comme des papillons ou joyeux ou moroses.

Silence, fais silence! Au calme firmament,
Le grand mystère rôde et du temps se dégage;
Voguons au fil de l'eau, penchons-nous au mirage :
Le rêve s'agenouille et pleure doucement.

Taisons-nous, taisons-nous!... Sous vos voiles de gaze,
Etoiles qui versez vos clartés sur nos fronts,
Je bois tout le délice en l'or de vos rayons,
Et je laisse s'enfuir l'heure au gré de l'extase!



Les Roses

Pour Arthur Vallée.

DEVANT un Sèvre où, pâle, une rose s'effrite,
Je me suis arrêté tout pensif, un moment.
A côté d'autres fleurs qu'une ombre douce abrite,
Les roses d'un rosier parfument tristement.

L'étrange sortilège et le parfum des roses
M'ont toujours rappelé les fugitifs instants,
La mort qui nous détruit, l'inanité des choses
Et le trop peu de jours que nous donne le temps.

Elles m'ont dit que tout des amours passagères
Ne demeure qu'un soir où le rêve a passé,
Que nos angoisses sont de tristes messagères,
Et que tout des aveux nous fait le cœur blessé.

C'est pourquoi, sans savoir la cause de ma peine,
Les roses du rosier parfument tristement...
Je me suis arrêté tout pensif, un moment,
Et je suis demeuré de regrets l'âme pleine.

Baisers perdus

A ma chère femme.

Lorsque nous reviendrons vers l'antique jardin
De la vie, où tous deux, nous tenant par la main,
Nous allions nous asseoir, souriants, sous les treilles
Dont les vignes prêtaient leurs sèves aux abeilles;
Lorsque, vieux et transis, les rayons du soleil
N'auront plus leur ardeur; quand le printemps vermeil
Viendra nous rappeler nos promesses passées
Et nous réunira dans les mêmes pensées
Pour raviver les jours de jeunesse remplis;
Lorsque nous marcherons par les sentiers vieillis
Que déjà le vent froid a recouverts d'automne;
Lorsque, le chant des bois devenu monotone,
Le silence n'aura pour nos cœurs plus d'attraits;
Quand nos fronts se seront penchés vers les regrets,
Quand les fleurs n'auront plus que des mélancolies;
Lorsque nous sentirons, sur nos lèvres pâlies,
Le désir se poser comme un souffle mourant;
Lorsque par le chemin le souvenir errant

Viendra nous rappeler nos anciennes ivresses,
Redoublons les instants si courts de nos tendresses,
Car, parmi les bonheurs, hélas! inattendus,
Nul ne nous reviendra de nos baisers perdus.



La Charmille

Le charme très rêveur et le bouleau tremblant
Recouvrent la charmille au toit de vieilles mousses;
Et les bancs, habillés d'herbes aux couleurs douces
S'entourent, cette nuit, d'un mystère troublant.

Le silence bruit par légères secousses;
Il passe dans la brise un parfum somnolent;
Et l'été, qui déjà décline nonchalant,
Tapisse les sentiers muets de feuilles rousses.

Evoquant dans nos cœurs des choses de jadis,
Les charmilles se font pour nous des paradis,
Sous le noir firmament et d'étoiles coiffées.

Et c'est pourquoi, la nuit, les charmes encor verts,
Bordant ces lieux divins de portiques ouverts,
Nous font entrer, ravis, au royaume des fées.



Nature morte

I

LE VIEUX CHEMIN

Sur le chemin poudreux, loin des rumeurs du monde,
Je respire une paix pleine de volupté...
La grande âme du soir inspirée et profonde
A le calme ineffable et tiède de l'été.
Rien ne murmure autour que la voix des vieux chênes;
L'heure crépusculaire ondule en poudroiement
Sur la tranquillité solitaire des plaines...
Et j'ai pour seul témoin le vaste firmament.

O nuit inestimable où l'homme avec lui-même
Confond son âme au songe étrange des chemins,
Éprouvant le délice indicible et suprême
D'oublier à jamais les troublants lendemains.
Oh! pouvoir, par un soir aux langueurs pénétrantes,
Seul avec le silence et ceint de sa fierté,
Trouver le doux oubli des douleurs accablantes,
Par la route qui mène à son éternité.

II

PETITE RIVIERE

A travers la campagne immense et plantureuse,
Enrubannant le bord des coteaux lumineux,
La petite rivière étale, langoureuse,
Parmi les nénuphars son courant sablonneux.
Tout est calme. Rien ne bouge dans la ramure.
Tandis que flambe au loin un lourd soleil d'été
Prodiguant sa chaleur à la moisson future,
On dirait qu'en ses flancs las de tranquillité
La rivière entretient en secret l'espérance
De bondir de son lit et d'envahir les prés;
Car le soleil, au crépuscule qui s'avance,
Par delà la splendeur des vallons diaprés,
Dresse tragiquement sa gigantesque taille,
Et, dominant les cieux de son orbe puissant,
Mêle aux flots endormis, comme aux soirs de bataille,
Des rayons empourprés de colère et de sang.

III

SUR LA GRÈVE

Sur la grève étendu, près du fleuve immobile,
Loin des tumultueux vacarmes de la ville,
Je contemple, le cœur plein de sérénité,
Le rivage étalant au chaud soleil d'été
Son immense tapis de sable, dont la trace
Se perd à l'horizon de la plaine et s'efface
Par delà les monts bleus dénudés de maisons,
Plus loin que les pins verts et les blondes moissons.

Et je songe, en voyant les sables de la plage
Multiplier leurs grains de rivage en rivage,
Qu'ainsi, dans l'univers, les douleurs des humains
S'étalent par la vie et longent les chemins;
Que, s'il fallait un jour déterminer leur nombre,
Les plus profonds déserts ne seraient plus qu'une ombre;
Et comptant, ainsi que les grains de sable d'or,
Nos douleurs, il faudrait recommencer encor.

IV

LES ARBRES

C'est moi, c'est moi qui viens, vieux arbres des forêts!
Près du lac argenté, dans le pays du rêve.
C'est moi, c'est moi qui viens près de vous sur la grève,
Savourer la douceur de vos ombrages frais...
Votre calme est si grand et vos feuilles si vertes!
Le silence s'épand sur le bois endormi :
Pendant que nous fermons les deux yeux à demi,
L'ivresse coule à flot dans nos âmes ouvertes.

L'innombrable feuillage à mes sens familier,
Dans le parfum du soir, parmi l'herbe se penche;
Et, dans la transparence exquise, chaque branche
Plonge avec lassitude; et les lis, par millier,
Etalent tout autour leur blancheur somnolente...
— Grands arbres, près de vous, sous la splendeur du ciel,
Je mêle ma tristesse à la nuit nonchalante,
Pour goûter, à votre ombre, un repos éternel.

V

LA FORÊT

O forêt, que j'envie, en te voyant renaître,
Ta force incomparable et tes charmes puissants!
Tu vis depuis toujours, mais tu me sembles naître,
Tant tes feuillages verts se font éblouissants!
Par toi l'enchantement sans cesse recommence;
L'éternité, c'est toi, car tu meurs sans mourir;
Tu renais à la vie, ainsi qu'à l'espérance,
Et nos illusions ne te font pas souffrir.

Au hasard j'ai semé mes espérances brèves;
Et, malgré les saisons qui ramènent les fleurs,
L'illusion menteuse a tué tous mes rêves
Et n'a fait refleurir en moi que des douleurs.
Et je ne peux, forêt sans cesse reverdie,
Revivre comme toi les printemps révolus,
Car de tous les bonheurs passagers de ma vie,
Sur le chemin des ans, nul ne reviendra plus.

VI

SÉRÉNITÉ DES CIEUX

QUAND, le soir, l'Orient d'étoiles s'illumine,
L'extase règne autour, et l'être universel
Monte dans l'infini d'une ivresse divine,
Songeant tout ce qu'en lui Dieu créa d'immortel...
L'énigmatique nuit cependant l'épouvante;
Il ne mesure pas à sa juste grandeur
Ce que l'âme contient; l'inconnu le tourmente :
Il se croit trop petit devant la profondeur.

C'est en voyant les cieux tout parsemés d'étoiles
Que la raison pourtant comprendra ce qu'elle est;
Car, au delà des monts, enveloppant de voiles
L'impossible problème, immuable et secret,
La vérité réside en des sphères lointaines;
Et c'est par devant toi, pure sérénité,
Que l'âme se fait voir aux heures souveraines
Et peut s'ouvrir enfin dans son immensité.

VII

LES MONTS

ARRÊTE-TOI, mon âme, un instant en ce lieu.
Les grands monts inspirés, ce soir, sont en prière :
Dans leur recueillement ils nous révèlent Dieu ;
La nature assoupie est pleine de mystère.
Arrête-toi dans l'ombre. Écoute sans parler :
La nuit murmure bas sa douce confidence.
Oh ! laisse, en regardant les heures s'envoler,
La contemplation te bercer de silence.

La nature, ô mon âme, est le creuset d'airain
Qui renferme pour toi des vérités profondes ;
Et les grands monts, murés dans leur rêve hautain,
Te feront mieux scruter l'origine des mondes
Qui recèlent en eux l'invisible destin
De l'homme, le secret des choses primitives,
Et le commencement, de même que la fin
Du gouffre inépuisable aux profondeurs pensives.



Joie

Pour une heure de joie à ta beauté ravie,
Une heure seulement de rires sans sanglot,
Où les pleurs malgré nous ne coulent pas à flot,
Prends mon sang et ma chair, prends mon cœur et ma vie.

Mais donne-moi pour eux un jour de vrai bonheur :
Je te sacrifierai ma pensée et mon rêve
Et je ne crierai plus que l'ivresse est trop brève,
O nature que j'aime en ta vaste splendeur!

De verdures, au loin, tes plaines sont tendues :
Le feuillage palpite en un doux friselis;
Le grand lac transparent abonde de beaux lis;
Les clartés d'alentour ce soir sont confondues.

Dans le jardin rêveur aux arbres fuselés,
Une déesse, de ses mains magiciennes,
A revêtu le sol de fleurs magnoliennes,
D'œillets sanguinolents au parterre isolés,

De lilas répandant leurs parfums dans la brise
Et mêlant leur douceur au doux bruit de nos pas;
De liserons grimpants et d'amples catalpas
Dont la feuille se teinte et de rouge s'irise.

Dans un recoin discret soupirent des roseaux;
Et du fond des halliers, comme en un dialogue,
Les bruissements ont des tendresses d'églogue;
Et dans le bois prochain se taisent les ruisseaux.

Là-bas, le mont géant, avec sa dentelure,
Profile à l'horizon son grand front lumineux,
C'est le soir. Le soleil, dans l'infini des cieux,
Rehausse le décor de sa riche parure.

Un souffle ondoie en longs chuchotements de voix
Et loue, en sa chanson, l'heure crépusculaire;
Une lente tiédeur s'élève de la terre :
Le temps évoque en nous les songes d'autrefois.

Joyeux ce soir d'été dans la campagne immense;
Depuis l'ample moisson jusqu'aux vertes forêts,
L'on sent que de partout sont bannis les regrets,
Que tout dans la nature aime, soupire et pense.

Tout est joyeux autour, tout est joyeux là-bas :
Depuis la majesté du ciel qui, de son voile,
Fait descendre la nuit et la première étoile,
Jusqu'aux sentiers fleuris où je mène mes pas.

Tout est joyeux. Pourtant, tout cela me fait mal.
J'éprouve, en contemplant, une vague tristesse ;
Autour de moi je sens le calme qui m'oppresse,
Et j'ai peur du silence étrange et glacial.

Qu'ai-je donc ? qu'ai-je donc ? Mystère de ma peine !
Pourquoi laisser pleurer en moi le désespoir ?
Qu'y a-t-il d'attristant dans la beauté du soir
Et dans l'enivrement dont la campagne est pleine ?

Que je voudrais pouvoir, dans la tranquille paix,
Un instant seulement oublieux de moi-même,
Vivre par toi, de ta félicité suprême,
O puissante nature, et je mourrais après...

Pour une heure de joie à ta beauté ravie,
Une heure seulement de rires sans sanglot,
Où les pleurs malgré nous ne coulent pas à flot,
Prends mon sang et ma chair, nature, prends ma vie !



Urne penchée



Artifex gloriosus

D'APRÈS D'ANNUNZIO

Que ton caprice soit futile ou surhumain,
Comme Benvenuto Cellini, mon vieux maître,
J'ai le don d'assouplir l'or et de le soumettre.
Ordonne. Et je créerai le vase de ma main.

Veux-tu que je ciselle une scène champêtre
Sur sa frise? Une nymphe, un dieu Pan, un sylvain?...
Tu veux que j'incorpore au métal souverain
La guerre des titans tout entière, peut-être?

Veux-tu qu'en double file, en leurs riches péplos,
S'avancent, lentement, à côté des éphèbes,
Des vierges au front pur ainsi que le Paros?

Dis. Et nulle liqueur, la plus rare de Thèbes,
Ne sera digne du chef-d'œuvre glorieux,
Fors le sang de ta veine et les pleurs de tes yeux.



Le Présent

Nous sommes tous les deux plongés dans notre rêve,
Et nous laissons couler l'heure qui, lentement,
Dévide l'écheveau du Temps par la nuit brève :
Le trop fragile amour ne dure qu'un moment.

Nous nous regardons presque avec indifférence,
Sans penser que demain nous pourrions n'être plus;
Et, pendant que tous deux nous gardons le silence,
Les instants de bonheur passent irrésolus.

Nous semblons ne pas croire à l'indicible ivresse
Que l'âme éprouve alors qu'à s'aimer l'on est deux;
Et nous laissons ainsi s'enfuir notre jeunesse,
Pendant que, sans effort, nous pourrions être heureux.

Mais l'être est ainsi fait, qu'il dépense sa vie
A convoiter ce que son désir a conçu;
Et, lorsque le destin satisfait son envie,
Il ne croit savourer que de l'espoir déçu.

Il fuit, le dédaignant, le présent qui l'enchaîne :
Aveugle instinct de l'homme épris de lendemains ;
Il ne s'aperçoit pas que l'espérance est vaine
Et qu'en réalité nos songes bleus sont vains.

Il tente l'impossible et l'irréalisable ;
Et, lorsque près de lui, lui tendant les deux bras,
Le bonheur de ses dons les plus rares l'accable,
Il passe son chemin sans arrêter ses pas...

Profitons du présent qui ce soir nous rassemble,
Et restons bien longtemps nos deux cœurs confondus :
Il serait trop cruel de n'être plus ensemble,
Et nous regretterions les doux instants perdus.



Léthargie

Ce soir, loin du murmure évocateur des haines,
Loin de la plèbe et loin des tentations vaines,
Libre des songes faux et de l'illusion,
Psalmodiant la vraie et chère Passion,
Belle, j'emporterai ton âme avec tendresse,
Dans le beau pays de la léthargique ivresse;
Dans l'assoupissement bienheureux de l'oubli,
Où mon amour pour toi, par ton cœur ennobli,
Te dira, tout bas, des paroles étouffées,
Des mots tendres, des mots que des lèvres de fées
Ont dits avant, ayant la profondeur des soirs,
Et le doux frôlement de tes chers cheveux noirs,
Et le charme obsesseur de ces divines phrases
Dont les accents sont faits de lumière et d'extases.
Puis, lorsque le réveil viendra troubler nos yeux,
Nous oublierons ensemble, en ces beaux pays bleus,
Les souvenirs mauvais et les pleurs taciturnes;
Nous courberons nos fronts sur le penchant des urnes;

Et nos bouches, encore humides d'un baiser,
Tenteront vainement alors de s'apaiser :
Le Désir nous prendra tous les deux sous son aile
En son volètement argenté d'oiseau frêle;
Et, faisant de ses doigts nos deux âmes s'unir
En un rêve éternel qu'on ne peut définir,
Il nous emportera dans les plis de ses voiles,
Vers l'éblouissement très lointain des étoiles.



Le Geste

Ton geste a quelque chose en lui qui me fascine.
Il magnétise ainsi que l'ombre de tes yeux;
Et, lorsqu'il assouplit l'or de tes blonds cheveux,
Ton sein rose palpite et ton front s'illumine.

Mieux encor que les mots au charme impérieux,
Sa volonté s'impose et sa force domine;
Et par lui la splendeur de ton corps glorieux
A la perfection d'une forme divine.

Il incarne la grâce et la vierge beauté;
Et, prodiguant enfin l'amour et la clarté,
Il répand des parfums exquis de roses blanches

La lumière par lui tombe du firmament :
Car ton geste de gloire et d'éblouissement
Fait trembler les rayons du soleil dans les branches.



Recueillement

Ce soir, baisse la lampe aux langoureux reflets,
Et module tout bas, au clavecin si triste,
Les valses de Chopin, où l'âme de l'artiste
Fait revivre l'écho de ses tourments secrets.

Laisse courir tes mains, ô chère bien-aimée,
Sur les touches d'ivoire où songent des douleurs.
Pendant que, pour t'ouïr, se pencheront les fleurs,
Ma tristesse attentive écoutera, charmée.

La nuit, tranquillement, versera ses frissons,
Plus qu'un souffle légers, plus doux que des chansons,
Et des parfums d'encens s'envoleront des urnes.

Et sous tes doigts, plus blancs que ceux d'Amaryllis,
Les fiers accords feront, en leurs plaintes nocturnes,
S'unir ton âme vierge à la blancheur des lis.



La Fileuse

Voici le vieux rouet. La marâtre, la Vie,
Y file l'écheveau du Temps entre ses doigts;
Elle est indifférente au changement des mois,
Et la joie est par elle aux courts instants ravie.

Toujours nous écoutons en nous sa grande voix ;
Elle reste impassible, à sa tâche asservie;
Et la route ici-bas par elle poursuivie
Porte infailliblement l'empreinte de ses lois.

Ah ! vivre l'existence heureuse et satisfaite
Où n'aurait pas soufflé le vent de la défaite,
Affranchi pour jamais de mes doutes troublants ;

Méconnaître le siècle et son malaise étrange,
Et filer au rouet d'un bonheur sans mélange,
Comme le chanvre doux mes nombreux cheveux blancs.



Les Mots

Écoute. Si tu veux consoler ma détresse,
N'évoque pas les mots me parlant du passé;
Les mots évocateurs sont remplis de tristesse,
Et rien de nos douleurs par eux n'est effacé.

Que tes phrases d'amour soient sans apothéoses,
Et que tes souvenirs ne soient pas indiscrets :
Les mots évocateurs et le passé des choses
Nous empoisonnent mieux que les pires regrets.

Rappelle-moi plutôt la douceur de ces rêves,
Dont l'éblouissement divin nous ennoblit;
Enfuyons-nous bien loin, vers l'infini des grèves,
Où l'Océan calmé nous donnera l'oubli.



A Chopin

Certe, il n'est pas de mots qui puissent définir
L'étrange sortilège et la grâce infinie
De ce que ta musique exprime d'harmonie :
Que de choses pourtant elle peut contenir !

Ta douleur s'y reflète et ta plainte y frissonne,
Comme une onde bercée au rythme des sanglots ;
Et ton âme attristée y prodigue à longs flots
Des motifs langoureux ainsi qu'un vent d'automne.

Ton angoisse s'y peint avec tes désespoirs,
Tous les épanchements de tes amours brisées,
Tous les mâles frissons de tes vastes pensées,
L'éternité des jours et l'énigme des soirs.

Tu fais passer en nous la joie en blanches neiges,
Ou, comme le torrent, les larmes de tes yeux :
Tu nous ouvres tout grand le mystère des cieux,
Et l'humanité pleure en tes divins arpèges.



Prison

DANS la serre aux ternes couleurs,
Sans brise et sans ciel, est enclose,
Pauvre abandonnée, une rose
Dont le pistil verse des pleurs.

— Rose d'un jour et presque morte,
Pour te consoler du tombeau,
On te donne une goutte d'eau,
Et sur toi l'on ferme la porte.

Plus rien de l'amour très subtil,
Des champs aux pures ambroisies;
Plus rien des aurores transies :
La pâle rose est en exil.

Elle s'étiole et se ronge;
Et lorsque son front a pâli
On la relègue dans l'oubli,
Comme le souvenir d'un songe.

— Dans ta prison tu te flétris,
Sans avoir pu répandre même
Tes parfums qui font que l'on s'aime,
Tes parfums sur les bois fleuris.

Ainsi, dans la serre du monde,
Le poète, comme la fleur,
Loin de la joie et du bonheur,
Languit en sa prison profonde.

Triste victime de l'ennui,
Se heurtant à l'espoir fragile,
Il brise son âme d'argile
Et, se dessèche dans la nuit.

Et sans que son œuvre s'achève,
Il meurt un soir, désabusé,
Ainsi que la rose, épuisé,
Dans l'éblouissement d'un rêve.



Une Inconnue

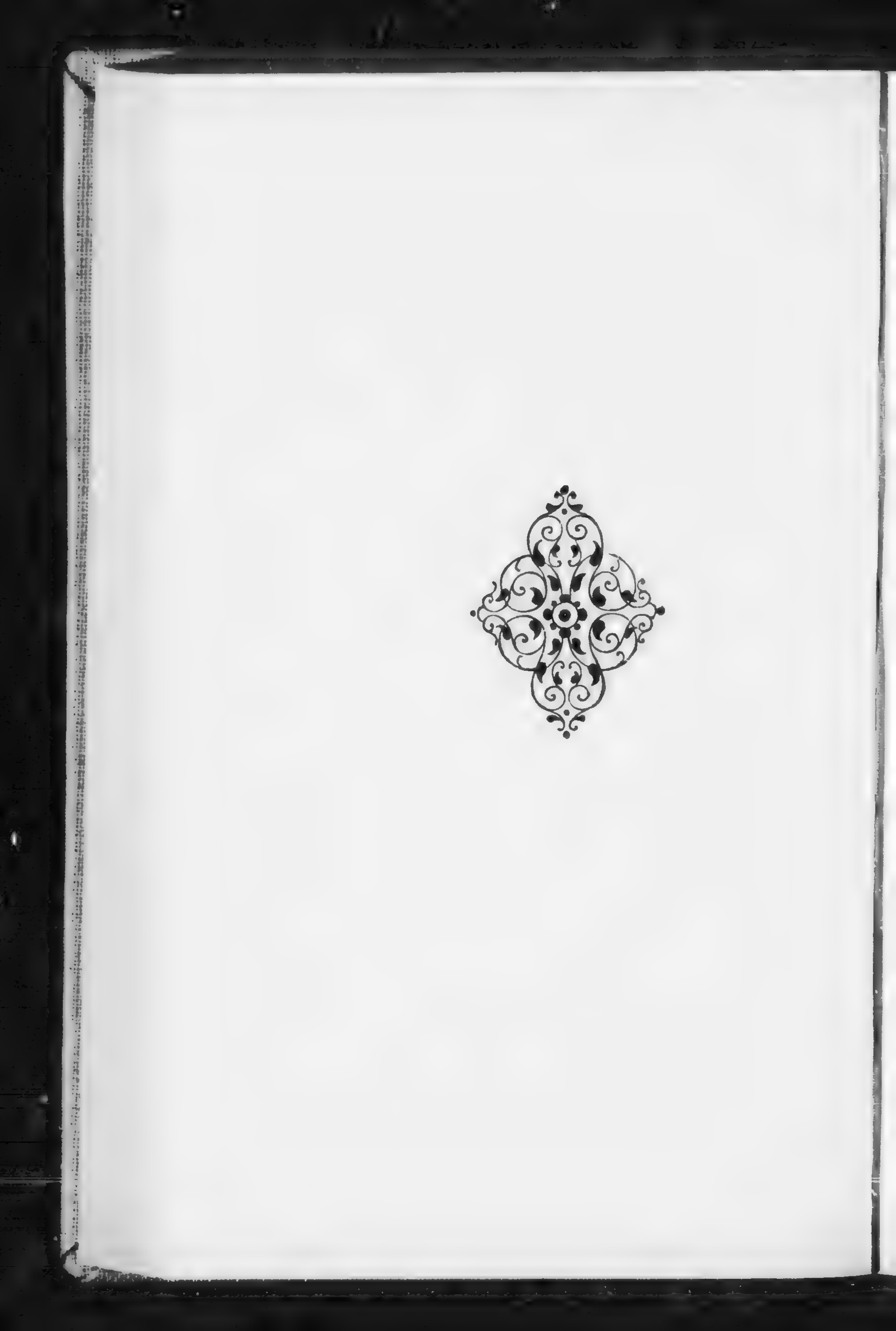
Toujours le même attrait magnétique s'attache
A la femme inconnue et qu'on souhaite aimer;
Car plus l'objet lointain se dérobe et se cache,
Plus son troublant mystère aura su nous charmer.

Un désir obsédant nous hante sans relâche,
Désir menteur que nul ne pourrait exprimer;
Et l'homme, obstinément esclave de sa tâche,
Pour atteindre le but ne saurait se calmer.

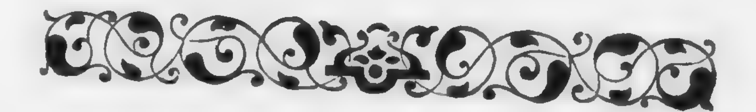
Que le songe d'un jour pourtant se réalise,
Son ardeur, comme l'eau d'une source s'épuise;
Et son cœur assouvi regrette, en vérité,

La vierge illusion, oublieuse de l'heure,
Et comprend qu'il est mieux, quoique rien ne demeure,
De préférer le rêve à la réalité.





Bois de Santal



Dans le Sentier

POURQUOI dans ce soir calme et tiède de l'automne,
Où je me promenais par un petit sentier,
Ai-je revu, soudain, le passé tout entier,
Pâle évocation dont ma douleur s'étonne?

Tout de nos jours lointains ne s'efface jamais;
Et nos trop courts bonheurs faits de joie et de rêve
Sont des fleurs de printemps à l'existence brève,
Qui sèment sous nos pas d'innombrables regrets.

Oh! pourquoi le passé veut-il qu'on se souvienne?
L'oubli serait si doux s'il était éternel!
Et le temps, qui s'en va, tranquille et solennel,
Endormirait en nous la douleur ancienne.

Mais nous gardons quand même un culte au souvenir;
Et notre cœur brisé, méprisant ses morsures,
En a d'autant souffert qu'il voudrait rajeunir,
Pour raviver en lui ses antiques blessures.

Septembre

L'ON croirait qu'en tes bois et tes champs séculaires,
Septembre, le plus beau des mois, tu t'attendris!
Tes coteaux veloutés et de soleil fleuris
Ont des arbres nouveaux et des sources plus claires.

Tes cieux par le regret ne sont pas assombris;
Les grands vents n'osent plus déchaîner leurs colères;
Et, le front dépouillé, les ormes tutélaires
Conservent aux oiseaux la paix de leurs abris.

Le calme des vallons est toute une épopée;
Et, goûtant ta fraîcheur d'amour enveloppée,
Rien ne peut égaler l'exquise fin des jours.

Tu fais descendre en nous la douce somnolence;
Et sur le bord du fleuve, assis, dans le silence,
Tes soirs, déjà plus longs, me paraissent trop courts.



Dans la Vallée

J’erre dans le silence étrange et monotone.
Les arbres des grands bois sont revêtus de deuil ;
Et les feuilles ont fait à la terre un linceul,
Rendant plus triste encor la plainte de l’automne.

Les bouleaux endormis sur le bord des fossés,
Élancés vers le ciel comme des fûts de marbres,
Semblent pleins de regrets parmi tous les vieux arbres,
Evocateurs profonds de mes rêves passés.

L’heure s’apaise autour, l’heure très lente, l’heure...
Et le songe descend dans les mornes halliers,
Sur les calmes étangs et sur les églantiers :
Son aile lentement comme un frisson m’effleure.

La courbe des sentiers sous la forêt s’enfuit,
Et je vais, sans savoir le but de mon voyage,
Me remplissant les yeux du grave paysage
Qui déjà se revêt des pâleurs de la nuit.

Oh! l'automne berceur de nos mélancolies!
Ton crépuscule fauve aux tons ensanglantés
M'étreint l'âme et me fait regretter les étés,
Lorsque je marche sur les fleurs ensevelies.

L'automne dénudé, l'automne aux noirs secrets,
Jette à profusion des pleurs le long des routes;
Je comprends ses douleurs et je les ressens toutes...
Et, dans l'obsession de ses parfums discrets,

Je me sens envahi, ce soir, par une sorte
D'indicible langueur qui m'attriste soudain;
Et j'entends, comme un cri, là-bas, dans le lointain,
Le pâle adieu des fleurs et de la feuille morte.



Vers à l'Automne

VERS ta demeure antique où ma jeunesse est toute,
Je reporte mon cœur, automne aux bois jaunis;
Et, parmi les chansons lointaines que j'écoute,
La tienne a des accents de souffrance infinis.

Après les blonds étés sans cesse rajeunis,
Tu nous reviens avec tes brises qu'on redoute;
Désormais les rayons du soleil sont bannis,
Et le vent sans pitié fait rage sur la route.

J'identifie en moi mon rêve avec les tiens;
Je traîne le fardeau de tes regrets anciens:
Le même mal de vivre afflige nos pensées.

Et dans la fin du jour qui fuit avec le temps,
Me faisant souvenir des blessures passées,
Ton âme pleure en moi la tristesse des ans.



Les Chênes

Près des bois recéleurs de légendes lointaines,
Dans les chemins peuplés de songes fabuleux,
Je m'arrête souvent, triste et silencieux,
Contemplateur ravi, tout auprès des vieux chênes.

Séculaires témoins des vierges frondaisons,
O géants, dont les bras sont lourds de tant d'années,
Vous régnez tout-puissants sur les forêts fanées
Sans pleurer comme nous les défuntes saisons!

Et j'envie en mon cœur, ô dieux des autres âges,
L'impassibilité farouche de vos fronts!
Nos douleurs jusqu'à vous jamais n'arriveront,
Car la fierté paraît naître de vos feuillages,

Chênes, qui méprisez l'homme de vos sommets,
Et qui, voyant de loin se faner tant de roses,
Implacables devant le changement des choses,
Les regardez mourir et n'en souffrez jamais.



Le Passant

NOVEMBRE qui t'en vas par les plaines mouillées,
Endeuillant les coteaux de longs jours ennuyeux,
Sur les graves forêts aux tremblantes feuillées
Tu jettes en passant la tristesse des cieux!

Ta voix est de mystère, et tes mains dépouillées
Sèment les noirs regrets sur nos champs soucieux,
Novembre qui t'en vas par les routes souillées,
Mélancolique et plein de suprêmes adieux!

Oui, je te reconnais, ô voyageur qui passe!
Ta douleur pénétrante a marqué de son sceau
Les chemins tourmentés où tu laissas ta trace.

Car, si le chêne ainsi que le frêle arbrisseau
Ont au front des soucis que le printemps efface,
Je porte dans mon cœur ta blessure vivace.



Parc enchanté

Je te retrouve dans le calme d'autrefois,
O parc enchanté! parc de mes jeunes années!
Depuis que je te vis pour la première fois,
Sur tes pelouses bien des fleurs se sont fanées.

Evocateur profond de songes familiers,
Tu m'apparais avec les choses anciennes :
Mêmes bosquets touffus et mêmes peupliers,
Mêlant leur grand murmure au doux bruit des fontaines.

Ce sont les mêmes bancs où je venais m'asseoir,
Sous les hêtres jaunis, au bord de tes allées;
Ce sont les mêmes voix berceuses dans le soir,
Près du rond d'eau joyeux où les nuits étoilées

Reflétaient la splendeur du ciel et son azur;
Où, pareille au rayon de lune qui frissonne,
Une lumière, aux jets d'émeraude et d'or pur,
Prodiguait sa tristesse au nostalgique automne!

Mon cœur déjà trop vieux, ô doux parc enchanté,
Gardant toujours intacts les souvenirs d'argile,
Revient songer souvent, de par les nuits d'été,
Des bonheurs envolés et de l'amour fragile.

Il retrouve avec toi les jours qui ne sont plus,
L'angoisse de la vie en d'intimes pensées;
Et nous pleurons ensemble, ô regrets superflus,
Par les mêmes douleurs nos deux âmes blessées.



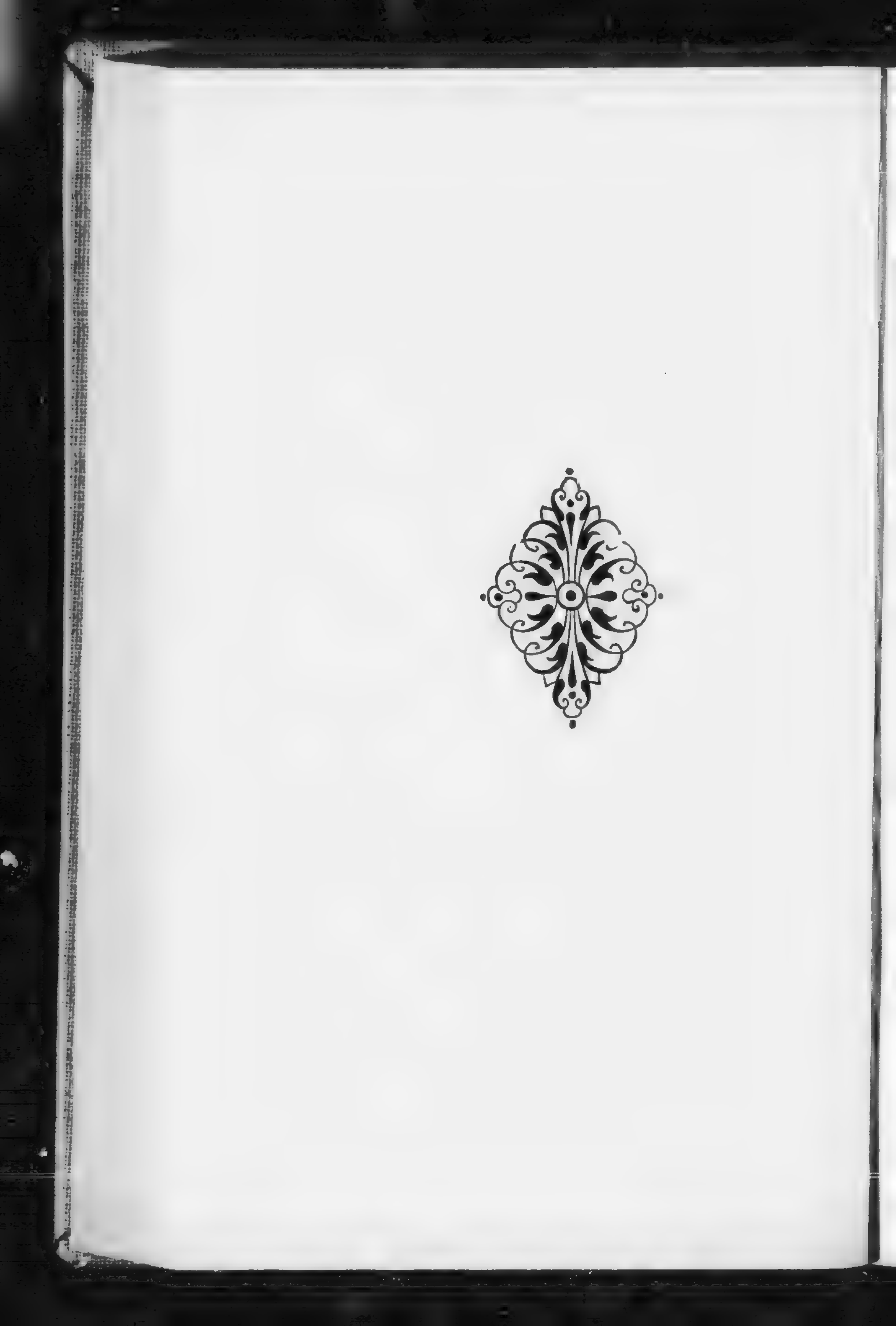
Rêverie

Et je m'en vais m'asseoir sur le vieux tronc flétri
Que la forêt pensive en ce soir assombrit,
En songeant à la mort des amours délaissées,
Pleines de souvenirs et de choses passées.
T'en souvient-il encor? Nous regardions les champs,
Dès l'aube harmonieuse au règne des couchants;
Et sous l'ombre attiédie où dormaient, âmes closes,
Tous les rêves d'argent nés du parfum des roses,
La brise se taisait comme un chant murmuré,
Et nos yeux, recherchant quelque songe éthéré,
A travers le feuillage enamouré des branches,
Y trouvaient des rayons et des étoiles blanches.

Divine rêverie au bois de volupté,
Qui portes avec toi l'insigne majesté,
J'entends errer ton âme et reconnais tes plaintes,
Car elles sont l'écho connu des voix éteintes!

Tu me reportes loin du passé qui n'est plus,
Plus loin que le néant des bonheurs révolus,
Au temps où nous mêlions le feu de nos prunelles,
Et croyions aux douceurs des amours éternelles.





Automne de la Vie



Chute des Feuilles

COMBIEN apportez-vous de douleurs infinies,
Lorsque tremblantes vous tombez, feuilles jaunies!
Votre vol si léger nous donne des frissons;
Et déjà les oiseaux délaissent les buissons.
Le jour a ses regrets et la nuit sa tristesse;
L'ombre propice au rêve est pleine de détresse;
Dans les nids dénudés, plus de joyeux concerts;
Les arbres se font gris et les champs sont déserts...
Combien apportez-vous de douleurs infinies,
Lorsque tremblantes vous tombez, feuilles jaunies!

Votre vol si léger nous donne des frissons;
Et déjà les oiseaux délaissent les buissons.
Sur le morne chemin les brumes apparues,
Lentement, lentement, ce soir, se sont accrues,
Enveloppant les monts et les soleils couchants;
Et le deuil de l'automne envahit les penchants;
Et la source limpide, en sa course arrêtée,
Ne se sentira plus vers le fleuve emportée...

Votre vol si léger nous donne des frissons,
Et déjà les oiseaux délaissent les buissons.

Le jour a ses regrets et la nuit sa tristesse;
L'ombre propice au rêve est pleine de détresse...
Combien regrettez-vous la splendeur des matins!
Car le vent chaud d'été, dont les appels lointains
— Échos d'une très sainte et très douce harmonie —
Remplissaient la splendeur de la plaine infinie
Et la verte colline et le creux des vallons,
Se change maintenant en âpres tourbillons...
Le jour a ses regrets et la nuit sa tristesse;
L'ombre propice au rêve est pleine de détresse.

Dans les nids dénudés plus de joyeux concerts;
Les arbres se font gris et les champs sont déserts.
Le Temps, ce bûcheron, aux campagnes prochaines,
S'attaque à la puissance austère des vieux chênes;
Et ces géants pensifs, dont le front redouté
Dominait la forêt et son calme enchanté,
Se font de leur écorce une armure vivante,
Luttant contre la mort qui sème l'épouvante...
Dans les nids dénudés plus de joyeux concerts;
Les arbres se font gris et les champs sont déserts.

Combien apportez-vous de douleurs infinies,
Lorsque tremblantes vous tombez, feuilles jaunies!



Amour défunt

Déja le jour s'attriste, et les chants apaisés
N'auront plus de frissons. Le bois est monotone;
Et les oiseaux frileux, par le vent froid chassés,
Nous annoncent déjà l'automne.

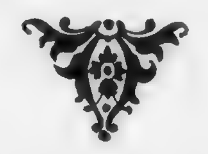
La brise, dont la voix nous paraît un soupir,
Laisse dans l'âme comme un adieu qui nous hante.
Tout semble s'en aller et tout voudrait mourir;
C'est comme un regret qui tourmente.

Les grands arbres n'ont plus en leurs troncs que vieux nids;
Et les branches au vent font entendre leurs râles;
Les lourds soleils d'été, sur les champs infinis,
N'ont plus que des reflets très pâles.

Le vallon a banni tout son enchantement;
Déjà, vers d'autres cieux, la joie est exilée;
Et le gris des brouillards est tombé lentement
Sur la grande plaine voilée.

Et tout là-bas l'amour, en sa robe de deuil,
Monte par les sentiers où nul être ne passe;
Et les feuilles, couvrant la terre d'un linceul,
Pourrissent sans laisser de trace.

Car, par ce triste jour, l'automne est si prochain
Que le rêve d'antan se fane avec les roses;
L'ombre est si près de nous et l'espoir si lointain
Que l'amour meurt avec les choses.



Soir de Pluie

Le soir est pluvieux, et c'est un soir d'automne.
Le vent glacé murmure en passant et frissonne,
Tout de mélancolie et plein d'étrange voix.
L'ombre et le grand mystère hantent tout à la fois
Les bois et les sentiers où nous nous promenâmes,
Et l'on croirait entendre une plainte des âmes...
Combien lugubre et grave est le couchant lointain!
On dirait que la nuit sera sans lendemain,
Tant l'heure est sans limite et le ciel sans étoiles.
Le monde m'apparaît enveloppé de voiles.
Une langueur mortelle envahit tristement
La pente des coteaux, et l'on voit, par moment,
Les arbres se pencher sur la terre infinie,
Comme s'ils pressentaient leur dernière agonie;
Et, comme pour grandir leur douleur à mes yeux,
Les feuilles, en tombant, ont d'intimes adieux.
Le rêve se promène, et, de sinistre augure,
Il étend son ennui sur toute la nature.
Le fleuve gronde au loin et sa vaste rumeur
Vers un but inconnu s'en va se perdre et meurt...

O nuit profonde! O nuit d'indicible tristesse!
O grand soir automnal que le chagrin oppresse!
Toi que j'ai vu jadis, dans le couchant vermeil,
Chanter l'éblouissant triomphe du soleil,
Notre pensée est sœur, nos âmes ne font qu'une,
Car le ciel n'aura plus pour nous de clairs de lune;
Et le sort mit en nous ses malaises secrets :
L'angoisse de la vie et les mêmes regrets.



Les Feuilles

REGARDE le jardin en deuil :
L'heure agonise, monotone !
Et le parterre est un linceul
Où tombent les feuilles d'automne.

Puis, le hasard des vents mauvais
Les entraîne, pauvres blessées,
Emportant combien de regrets,
Et combien tristes nos pensées.

Pourtant les feuilles, à foison,
Repoussent aux arbres des plaines,
Apportant, à chaque saison,
La joie aux branches souveraines.

Tels sont pour nous les vains espoirs :
Il semble qu'au déclin de l'âge,
Perdus dans la langueur des soirs,
Ils ont fait leur dernier voyage.

Mais ils reviennent, au printemps,
Au fond de l'âme inassouvie :
Il en est ainsi tous les ans,
C'est de même toute la vie.



Nocturne

Un pâle clair de lune effleure les vallées;
Le nocturne décor repose tristement;
Et parmi les débris des fleurs amoncelées

Mon âme se promène et pleure lentement...

Rien ne trouble l'eau calme où plongent des étoiles.
Le rêve passe avec un front mystérieux;
Le ciel serein et doux a déchiré ses voiles :

Et mon âme s'élève aux profondeurs des cieux.

Novembre s'en revient aux routes défleuries,
Semant par les forêts prochaines ses chansons;
Et devant le regret automnal des prairies

Mon âme a ressenti d'extatiques frissons.

Le silence, propice au songe du poète,
Attend le souvenir qui s'approche sans bruit;
Et le soir a sa plainte et sa douleur secrète...

Mon âme s'est mêlée à l'âme de la nuit.



Éphémère

Déjà de brouillards gris les plaines sont couvertes,
Et l'ombre fait rentrer les amants au logis;
Les grands hêtres pensifs aux feuillages rougis
Ont semé leurs chagrins sur les routes désertes.

Les monts prochains sont pris d'un soudain désespoir;
Dans un suprême adieu la forêt se défeuille;
Les buissons n'auront plus de roses que l'on cueille,
Et les jardins n'ont plus de brises dans le soir.

L'automne détruit tout, et plus rien ne demeure!
Que d'espoirs en l'abîme, hélas! sont emportés!
Et le temps qui s'en va par les champs désertés,
En passant a laissé la tristesse de l'heure...

Lequel des jours lointains peut nous faire penser
Qu'ici-bas le bonheur s'attarde et se prolonge,
Puisque, nous abusant, il ne saurait passer
Que le trop court instant qui le fait voir en songe?

Hantise

Au bruit d'une vieille horloge.

L'HEURE très lentement passe dans les ténèbres.
N'entends-tu pas le bruit qu'elle fait en marchant?
Les astres sont remplis de lumières funèbres,
Le silence se fait plus triste en s'approchant.

L'Heure qui fait tomber, sans mots et sans emphase,
Une grave langueur sur le jardin aux fleurs,
L'Heure, ivre cependant de promesse et d'extase,
Mêle sa faible voix au rythme des douleurs.

Mais trop longtemps, ce soir, je craignais sa venue :
Maintenant, elle va par la route inconnue,
L'Heure qui, malgré moi, me parle du passé.

Et, pendant que, trop lourde et de mystère éprise,
Mon âme, avec l'automne, en la nuit agonise,
Je demeure pensif sur le bord du fossé.



A la Fenêtre

REGARDE, le jardin est las d'avoir vécu.
La mort couvre à présent la tombante feuillée;
Le soleil estival par l'automne est vaincu,
Et les fleurs ont perdu leur splendeur étoilée.

Sur le chemin boueux ton regard s'est penché :
L'averse continue au ruisseau s'accumule;
Et parmi les débris dont le sol est jonché
Quelle tristesse lente et perverse circule!

Regarde, la forêt au loin s'évanouit
Dans la brume du jour pâle qui s'éternise.
Plus de roses clartés, plus d'astre épanoui :
Les brouillards gris ont fait ma pensée indécise.

La pluie est langoureuse et me paraît sans fin...
Que la campagne, hélas! devient tranquille et morne!
Et, pendant que fermente en moi le noir chagrin,
L'automne est sans limite et la vie est sans borne.



Vieux Banc

Quel magnétisme étrange attire ma tristesse
Vers le jardin pensif où l'automne a passé?
Le vent de la nuit pleure aux branches en détresse,
Et tout près du vieux banc je m'arrete, lassé.

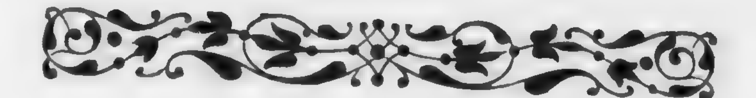
Toute gaieté s'enfuit, et c'est l'adieu des choses :
L'ombre des songes morts erre dans le chemin;
Et, parmi les débris profanés et les roses,
Rien des beautés d'hier n'existera demain.

Mais tu restes, vieux banc de pierre, ami fidèle;
Et tu sais résister aux caprices du temps;
Et, si l'automne a fait s'envoler l'hirondelle,
Ni les mortes saisons, ni le nombre des ans,

Ni l'oubli, ni les bois aux branches dépouillées,
Ni la fuite des jours aux regrets superflus,
Ne pourront effacer de nos âmes troublées
Le souvenir, flambeau du passé qui n'est plus.



Tour d'Ivoire



Tour d'Ivoire

A Alfred de Vigny.

HEUREUX celui qui peut vivre en l'isolement
D'une agreste demeure aux portes toujours closes,
Affranchi du mensonge et du néant des choses,
Et loin de la cohue au sourire qui ment.

L'or des grandes cités en ces apothéoses
N'offre à sa solitude aucun enchantement;
La foule est pour son âme un long et noir tourment :
Il aime la nature en ses métamorphoses.

Il voit que dans ce siècle on ne sait plus aimer,
Que la vertu chez l'homme est rare et dérisoire
Et que le faux bonheur est inapte à charmer.

Aussi de sa fierté se fait-il une gloire;
Et, comme les vains bruits ne sauraient le calmer,
Il s'enferme en son cœur et dans sa Tour d'Ivoire.



La Plèbe

Rentre chez toi, tout seul, et pousse les verrous
De ton cœur. Ne dis rien du secret qui t'oppresse :
Garde jalousement ta haine et ton courroux.

Vois à tes pieds meurtris la chaîne qui te blesse,
O forçat éternel ! Regarde bien les fers
Qui tourmentent tes mains et les rongent sans cesse.

Laisse l'infâme plèbe, avec ses cris amers,
Passer sous tes carreaux fermés au bruit nocturne ;
N'entends pas les rumeurs sourdes de l'univers.

La foule te méprise, ô pâle taciturne !
Enveloppe-toi bien de l'immuable oubli,
Et pour le savourer penche-toi sur son urne.

Ah! tu te sens, ce soir, d'amertume rempli;
Le monde te fait mal, sa vue est un supplice :
Cache-toi bien et reste en l'ombre enseveli.

Que ton mépris soit calme et sans nul artifice;
Et fais une vertu de ta chère fierté,
Sans mêler le mensonge à la noire injustice.

Les hommes sont méchants et pleins de vanité;
Sache bien te placer au-dessus des injures.
Fort et serein, recherche en toi la vérité.

Ne te contente pas de paroles peu sûres :
Bien souvent leur venin empoisonne à jamais;
Le front sans tache, fuis les viles créatures.

Enferme-toi. Fais un temple de tes regrets :
Car pour la vie entière ils demeurent tes maîtres,
Et c'est par eux que tu dois vivre désormais.

Cache-toi. Ne sois pas semblable aux autres êtres,
Livrant à tout hasard le meilleur de leur sang :
Le destin est menteur, et les hasards, des traîtres.

Surtout, ne crois pas trop au charme caressant
Des futiles amours avec leurs faux mirages,
Qui versent leur poison dans notre âme en passant.

Rentre chez toi. Le ciel est sombre de nuages.
Sur le pavé maudit, la fange, par monceaux,
Va se mêler avec l'eau pure des orages.

Le vent sinistre souffle et gonfle les ruisseaux;
On présage déjà la rafale prochaine :
Car dans la nuit profonde on entend des sanglots.

Laisse les affamés, et dont la rue est pleine,
Cherchant à satisfaire, au hasard du chemin,
Le désir qui dévore et la soif de leur haine.

Laisse les envieux et tous les meurt-de-faim
Se consoler entre eux à la table commune,
Où la crapule mange en un même festin.

Rentre tout seul, exempt de la fauve rancune;
Et, si tu ne crois plus aux promesses d'espoir,
Méprise dans ton cœur la trompeuse fortune.

Monte, dans ton orgueil, au seuil de l'Art t'asseoir,
Dans l'éblouissement du rêve et de l'espace,
A l'autel triomphal où tu trônes, ce soir,
Et là médite loin de la plèbe qui passe!



Les Silencieux

Empêche ta douleur d'arriver jusqu'aux hommes.
Si des pleurs de tes yeux veulent trahir tes maux,
Cache-toi pour pleurer, car, ainsi que nous sommes,
Il paraît que les pleurs font sourire les sots.
Si ta bouche indiscrète allait conter ta peine
Et les secrets nombreux que tu caches en toi,
Fais-la taire, car la parole est souvent vaine
Et nous trahit sans que nous sachions bien pourquoi.

Reste silencieux. Le silence stoïque,
Fait de mystérieux et de songes lointains,
Nous vient d'un paradis ou d'un monde mystique,
Où seul le rêve est grand et tous les mots sont vains.

Reste silencieux. Si ton cœur, las de vivre,
Méprise les humains et veut la liberté,
Va-t'en vers la splendeur du calme qui t'enivre,
Et demeure reclus dans ta mâle fierté.

Reste silencieux. Si l'orgueilleuse envie
Voulait tenter l'assaut du songe où tu te plais,
Que ton âme, en l'exil librement asservie,
Défende à tout jamais le seuil de ton palais.

Reste silencieux. Et, seul dans la lumière,
Regarde la douleur passer devant tes yeux ;
Conserve en la voyant ta force coutumière ;
Drape-toi de l'orgueil immuable des dieux.

Reste silencieux. Redoute le vertige ;
Prends le bruit en horreur et crains l'or qui reluit ;
Que seule ta raison par la main te dirige,
Et que ton idéal prenne sa force en lui.

Reste silencieux. Que ta chanson soit libre.
Que l'écho de ton cœur monte jusqu'aux sommets ;
Chante en ta solitude et que ta voix y vibre,
Sans que l'humanité ne l'entende jamais.

Reste silencieux. Sois le viril poète
Qui proclame en ses vers : « Seul le silence est grand. »
Contemple la Beauté dans sa forme parfaite :
Rien n'égale ici-bas son charme pénétrant.
Qu'elle soit ton seul but et ton orgueil suprême.
Dresse-lui dans ton cœur ses temples et ses dieux,
Donne-lui comme encens le plus pur de toi-même,

Et devant ses autels reste silencieux.



Sommeil

CERTES, ton corps chétif a besoin du sommeil
Qui donne le repos aux souffrances bizarres;
Mais, si la calme nuit te verse, en ses vins rares,
La paix propice au cœur et le songe vermeil,

Prends garde à toi. La vie est une mer sans phares,
Et l'invisible écueil te guette à ton réveil.
Si tu veux triompher demain, sois en éveil.
Rive plutôt ta barque à de sûres amarres

Que de t'aventurer sur des chemins pervers
Qui pourraient te leurrer du mensonge des choses :
Affronte prudemment l'intraitable univers,

Et, pour te mieux garder de ses apothéoses,
Ne laisse pas ton âme et tes paupières closes :
Sache toujours dormir les yeux tout grands ouverts.

Immobilité

FROIDE immobilité des astres de lumière,
Qui portez jusqu'à moi votre étrange clarté,
Sans entendre pourtant l'écho de ma colère,
Et fièrement reclus dans votre éternité;

Vous fermez votre azur effrayant de silence!
Astres, à mes appels vous devez être sourds,
Et, par delà la vie et l'humaine science,
Le mystère profond s'est muré pour toujours.

Restons à savourer le fruit amer du doute;
Car les mondes d'en haut ont des âpres sommets
Dont nulle volonté ne trouvera la route,
Et que nos vains orgueils ne graviront jamais.

Par devant le décor des lointains couchants roses,
Brisons notre désir par l'abîme tenté,
Et soyons en extase, en contemplant les choses
Éprises de silence et d'immobilité.



Fierté

Ne t'attache jamais aux choses de ce monde.

Trop souvent nous penchons nos fronts vers les torrents,
Sans craindre la fraîcheur de l'eau pure et profonde
Et sans nous rappeler qu'au fond des flots errants
Se cache dans la nuit la trahison qui tue.
Ne respire la fleur que l'instant qui te fait
La rencontrer. Prends garde et jamais n'habitue
Tes sens à ses parfums dont la douceur te plaît,
Car la fleur est perverse et souvent empoisonne.
Ne va pas te livrer aux amours d'ici-bas :
Souviens-toi que les plus courts instants qu'on leur donne
Font une plaie au cœur dont on ne guérit pas.
Ne t'attache pas trop à l'amitié factice :
L'égoïsme de l'homme est vil et toujours ment,
Et les bienfaits payés trop chers sont un supplice.
Reste seul, noble et fier en ton isolement.
Si, de la gloire épris, tu vas à sa conquête,

Garde-toi que l'orgueil n'éblouisse tes yeux ;
Le vertige est plus grand si plus haut est le faîte :
C'est plus près du soleil qu'on jalouse les dieux.
Que ta fierté, divine en sa grâce modeste,
Soit l'apanage qui te demeure attaché :
La fierté porte en elle une beauté céleste.
Que rien de ta vertu ne devienne entaché
De l'opprobre infamant et de l'hypocrisie.
Couvre-toi de candeur et de sérénité.
Que ta pensée enfin cherche la poésie
Du vrai dans sa splendeur et son éternité.
Fais qu'elle ne soit pas victime du mensonge
Dont les mirages d'or, un jour, t'éblouiront.
Qu'aucun remords jamais ici-bas ne la ronge,
Et que la vie humaine aux cloaques profonds
Ne puisse la souiller de ses fanges impures.
Et, pour réaliser ce vœu cher à ton cœur,
Apprends à mépriser les viles créatures
Dont on subit l'attrait et le charme vainqueur.
Que ta fierté soit grande, immuable et profonde !
Reste seul. Trouve en toi l'ardente vérité.
Drape-toi dans ta force et dans ta majesté,

Et ne t'attache pas aux choses de ce monde.



Les Déshérités

Aux mendiants du monde, à tous les pauvres hères
Que le ciel exila des terrestres trésors;
Aux éternels proscrits pleurant sur leurs chimères
Et maintenant brisés par d'impuissants efforts,

Un jour, j'ai demandé ce que pour eux la vie
Sema sur leur chemin de regrets superflus;
Et ces hordes de gueux, pleins de haine et d'envie,
N'ayant jamais goûté des bonheurs absolus,

Répondirent : « Hélas! dans nos mains amaigries,
Nous n'avons pas tenu la coupe aux vins poudreux :
La fortune pour nous eut des sources taries,
Et nous regrettons l'or qui nous eût faits heureux. »

Aux riches de la terre, exaspérés de vivre
Dans l'assouvissement des plaisirs passagers,
A ceux-là qui souillaient l'amour dont on s'enivre,
Ayant des cœurs flétris et des yeux mensongers,

J'ai demandé pourquoi, regorgeant de richesses,
Vivant d'indifférence, ils allaient, non repus;
Et ces dieux de l'argent qui donne les ivresses,
Jetant un long regard vers les ans révolus,

Me dirent tristement : « Nos âmes étaient pleines
D'impossibles désirs et de mornes rancœurs;
Sans être satisfaits des jouissances vaines,
Nous regrettons la pauvreté des humbles cœurs. »

– « O vous tous qui rêvez d'un triomphe illusoire,
Que la soif de régner vers les astres conduit,
Vous les ceints de lauriers et les buveurs de gloire,
Pourquoi vos fronts penchés sont-ils couverts d'ennui ? »

Ils m'ont dit : « Les grandeurs avilissent les hommes;
Nos farouches orgueils sont des dieux exécrés;
Le vertige est trop grand aux sommets où nous sommes :
Nous regrettons l'oubli qu'on garde aux ignorés. »

– « O vous les envahis de doutes innombrables,
Les impuissants chercheurs de grandes vérités,
Vaincus que l'insuccès rendit inconsolables,
Et qui sur les néants usez vos volontés;

« Vous les profonds penseurs et les mâles génies,
Qui pesez tout selon l'impassible raison;
Qui devez endurer les longues agonies,
Devant le froid calcul et l'âpre trahison;

« O vous les destructeurs des austères croyances,
Et qui n'avez pas su courber devant leurs lois,
Quel étrange remords trouble vos consciences,
Vous qui de vos pensers hautains fûtes les rois ? »

Ils m'ont dit : « Nous avons vainement sur la terre
Tenté d'approfondir le sens indéfini
De l'Être inexplicable en son troublant mystère :
Nous regrettons d'avoir tourmenté l'infini ! »

« Que voyez-vous encore au fond de vos cornues,
Savants désabusés dont le puissant cerveau,
Devant nous dévoila les choses inconnues,
Les secrets de la vie et la nuit du tombeau ?

« N'avez-vous pas jeté dans le creuset du monde
L'imposante splendeur aux modernes cités;
Et pourquoi plaignez-vous la science profonde
Qui fit les peuples forts dans leurs prospérités? »

Et les savants m'ont dit : « Nous avons fait les races,
Et nous avons voulu que l'homme soit heureux;
Mais les peuples, hélas! cupides et voraces,
Civilisés d'hier se détruisent entre eux.

« C'est pourquoi, demeurant à tout jamais les sages
Que le savoir humain traite de son mépris,
Tristes, nous regardons l'écroulement des âges,
Et regrettons d'avoir été des incompris. »

— « O vous, tous les épris des beautés éternelles,
Que le dépit de les ignorer fit souffrir;
Vous les pâles martyrs aux brûlantes prunelles,
Que les serments brisés ont fait presque mourir;

« O vous les contempteurs de l'impure Aphrodite,
Qui cherchiez les baisers sincères et sans fin;
O vous, pour qui la chair sans âme fut maudite,
Et qui des voluptés divines aviez faim;

« Vous que les souvenirs, en de lentes tortures,
Sans trêve poursuivaient, vous refusant l'oubli;
Pour qui le sort laissa d'incurables blessures
Et des rides sans nombre à votre front pâli;

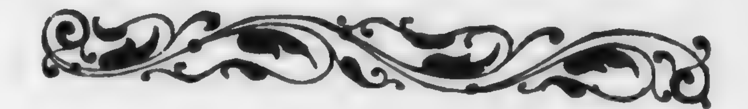
« O vous les doux rêveurs et les mélancoliques,
Qu'une fleur fait songer et remplit de tourments,
Qui trouvez dans le vent de suaves musiques,
Et pour qui le silence est plein d'enchantements;

« Amoureux d'idéals et de neuves pensées,
Que les hommes fuyaient, ne les comprenant pas,
Lorsque vous songerez à vos douleurs passées,
Que regretterez-vous des choses d'ici-bas? »

Et tous ces demi-dieux, contemplateurs sublimes,
Drapés superbement dans leur rêve vaincu,
Conquérants de l'espace et des lointaines cimes,
Répondirent : « Nous regrettons d'avoir vécu! »



Hiver de la Vie



Enfant prodigue

Mon cœur nomade, épris de rares voluptés,
A rêvé d'une grève inconnue et lointaine,
Pays des soleils d'or aux calmes libertés,
Où je croyais la vie immuable et sans haine,

Le bonheur sans mélange, éternels les étés...
Et je m'en suis allé, téméraire, en la plaine,
Voulant réaliser mes désirs indomptés :
Mais l'espoir est menteur et l'illusion vaine.

Me voici revenu vers le rivage heureux
Où vécurent en paix mes ancêtres, les vieux,
Dans la simplicité familière et champêtre.

Comme un enfant prodigue, au remords incliné,
Je veux, ayant vécu content et pardonné,
Mourir en embrassant le sol qui me vit naître.



La Chimère

Depuis toujours je marche à ta noble conquête;
Et, pour l'enivrement d'un seul de tes baisers,
De l'empire des cieux je gravirais le faîte,
Et je croirais, après, mes désirs apaisés.

Car je déroberais, ainsi que Prométhée,
Le feu du ciel, et rien n'arrêterait mes pas;
Et je verrais ma cendre aux quatre vents jetée,
Pour tenir ton beau corps pantelant en mes bras.

Mais nul ne peut goûter ta tendresse infinie,
Car ton ombre est plus loin que le lointain bonheur;
L'homme prodigue en vain sa force et son génie,
Pour conquérir ta gloire, ô Chimère, ma sœur.

Qu'importe! L'apparence inaccessible et vaine
A notre étreinte un jour finit par échapper;
Mais nous cherchons encor la Chimère lointaine,
Dont l'impossible amour n'aurait su nous tromper.



Le Rouet

DANS l'antique jardin où le pampre et le lierre
Enlaçaient les vieux murs de leurs réseaux grimpants,
La grand'mère filait par les jours de printemps,
Couvant de ses regards mon berceau séculaire.

Dès l'aube des blés d'or au penchant des étés,
Toujours elle filait, la fileuse, en silence,
Pendant que le rouet murmurait sa romance
Et que les fleurs semaient leurs parfums enchantés.

Par les soirs attiédis et sombres de l'automne,
Qui jette sa langueur sur les grands arbres roux,
Sans trêve elle filait, la fileuse aux yeux doux,
Egrenant des chansons de sa voix triste et bonne.

Puis, quand venait l'hiver, la vieille aux cheveux blancs,
Par les heures sans fin qu'au loin le vent emporte,
Songeant aux jours heureux de sa jeunesse morte,
Filait la douce laine avec ses doigts tremblants.

Rouet, petit rouet, dont la chanson plaintive,
Comme un écho lointain me revient quelquefois,
Combien évocatrice et charmeuse est ta voix,
Qui, du fond du passé, dans mes songes m'arrive.

Tu m'évoques les bois, mon vieux champ, la maison,
Et grand'mère filant les étoffes prochaines.
Rouet, petit rouet, j'aperçois dans les plaines
Le maïs abondant et les fleurs à foison.

Je revois le jardin aux nombreuses allées,
Et les bosquets avec leurs mousses de velours,
Et les guérets sans fin où nous marchions des jours,
Et les soirs évoquant les splendeurs étoilées.

Tu me parles des nids aux cimes isolés,
Des premiers pas tremblants, du bégaiement des lèvres,
Et ta voix me rappelle et les premières fièvres
Et les instants si doux en une heure écoulés;

La grave majesté des flots bleus de mon fleuve,
Où, penchés, les roseaux dorment silencieux;
Et la sente où, songeur, un long troupeau de bœufs
S'en vient de son pas lourd, lentement, et s'abreuve;

Et les vertes forêts, les pins, les peupliers,
Dont les branches au vent bruissent, palpitantes;
Les ruisseaux embaumés de senteurs pénétrantes,
Et les coteaux remplis de songes familiers.

Rouet, petit rouet, tu me fis, loin du monde,
Vivre dans la splendeur enivrante du rêve
Et couler dans la paix l'heure heureuse et trop brève
Qui veut la solitude oublieuse et profonde.

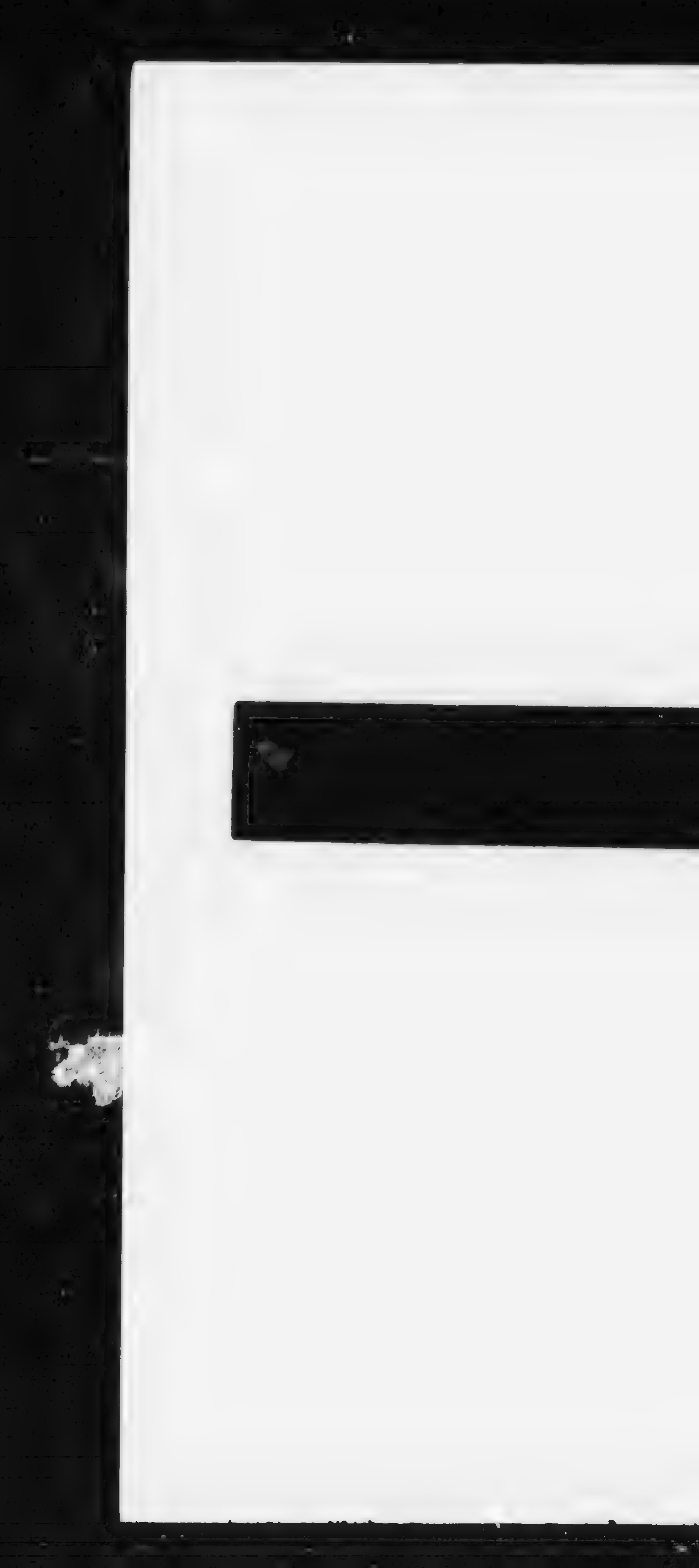
Par toi tout le passé m'est revenu souvent :
Aux souvenirs aimés l'on s'attache et s'enivre;
Et mon cœur malheureux est tout joyeux de vivre,
Quand il revit ces jours dispersés par le vent.

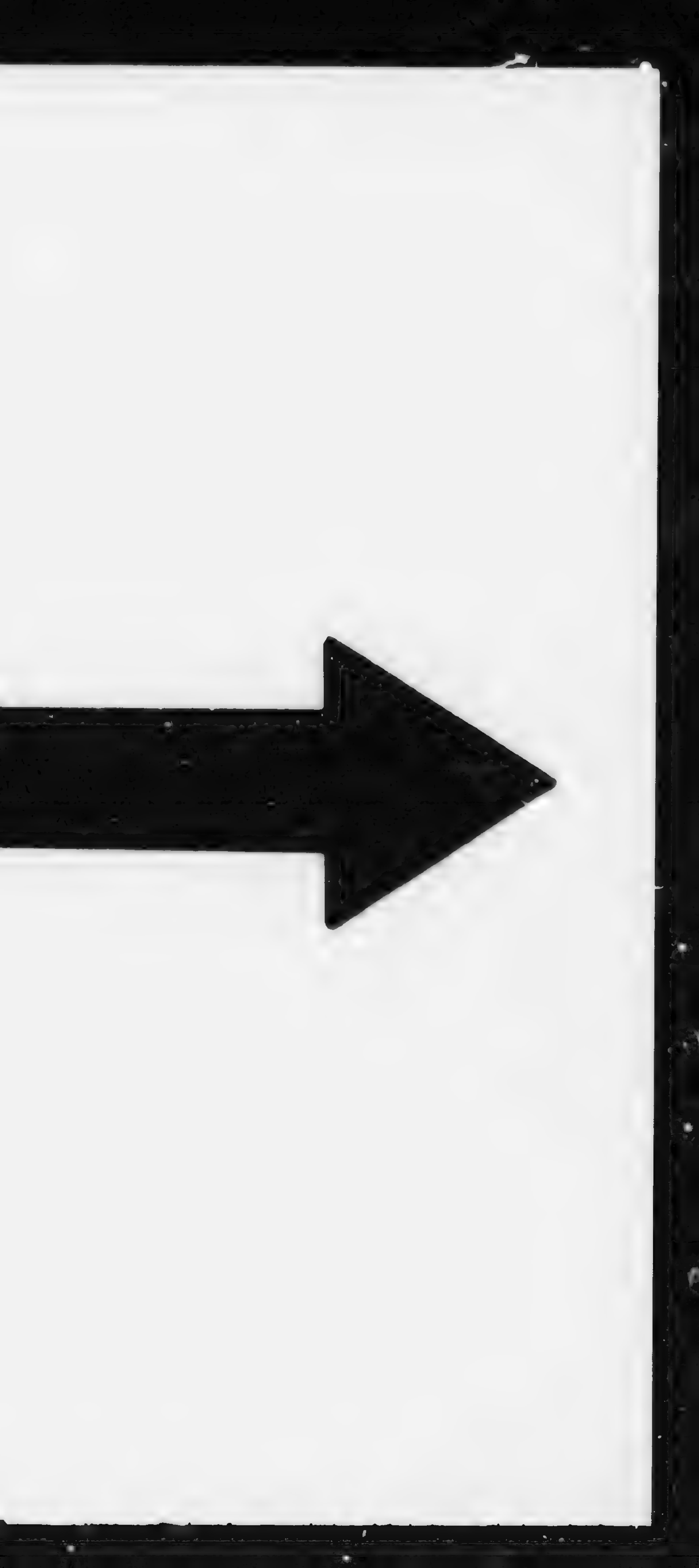
Et tu me fais aimer l'ombre de mes grands chênes
Et de mes blonds chemins les sublimes clartés;
Tu me fais regretter l'âge des libertés,
Où l'âme est vierge encor de l'envie et des haines.

Et quand tu m'apparais, rouet, petit rouet,
Filant le chanvre doux et les moelleuses laines,
J'éprouve le bonheur de ces heures lointaines;
Et, dans mon cœur vieilli, je regrette en secret

De ne plus contempler, à sa tâche asservie,
Depuis le doux printemps jusqu'à l'hiver glacé,
Grand'mère qui, songeant aux choses du passé,
Filait ma destinée au rouet de la vie.

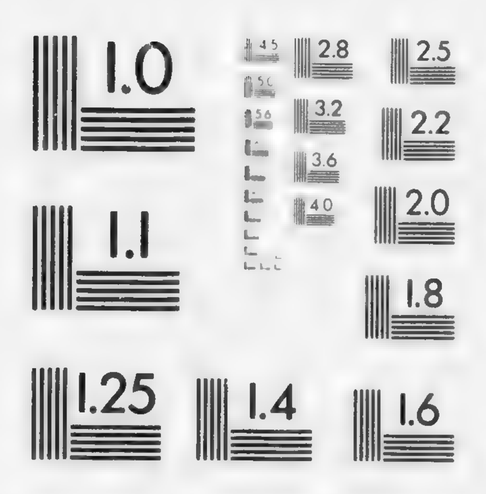




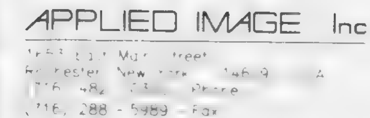


MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







Forêt de Ouate

La neige abondamment a partout recouvert
De son large manteau la forêt dépouillée;
Aux branches, des flocons remplacent la feuillée,
Et le givre scintille au froid soleil d'hiver.

Le ciel, tel un miroir aux rayons doux et pâles,
Le long des sentiers morts promène sa clarté;
Et les grands arbres nus, remplis de majesté,
Ont des éclairs d'argent, d'émeraude et d'opales.

L'on dirait un jardin de féeriques bosquets,
Qu'une flore céleste en sa grâce illumine,
Tout parsemé de ouate et de blancheur d'hermine,
Et de roses de neige aux étranges reflets.

Et cette floraison de la forêt immense
S'étend à l'infini sous les cieux azurés,
Faisant depuis hier les champs transfigurés,
Au milieu du sublime et glacial silence.

O forêt virginale et pleine de candeur,
O bois que l'hivernal soleil a fait éclore,
Plus brillant que l'azur et plus clair que l'aurore,
Et qui revêts les pins de ta vaste splendeur!

Aux heures où l'hiver, sur le chemin, abrège
Les jours d'illusions qui parfument les cœurs
Et qui s'en sont allés, éternels voyageurs,
Éphémères ainsi que des roses de neige,

Tu m'apparais encor, triste comme un regret;
Tu fais, comme jadis, mon âme endolorie,
Toi qui, pareille au ciel, es d'étoiles fleurie,
Écrin de diamants, ô divine forêt!



Brume d'Hiver

D'APRÈS GIOSUÉ CARDUCCI

DANS le solitaire et froid hiver de mon âme,
Un étrange combat se livre en ce moment...
A ma fenêtre assis, près de l'âtre où la flamme
Pétille, je regarde au loin le firmament,
Où des nuages gris, en passant par la plaine,
Sèment des flocons blancs et neigent de l'ennui...
Je sens que ma pensée, autrefois si sereine,
Est prise de langueur et d'un mal inouï.
J'ai peur. J'entends frémir en moi comme une crainte;
Et l'immobilité du silence, soudain,
Exprime en ce moment comme une vague plainte.
Déjà, se dégageant de mon passé lointain,
Le brûlant souvenir aux mortelles blessures
Assaille mon esprit morbide et tourmenté
Et ronge comme un fer aux subtiles tortures.
Il me paraît, ainsi qu'un torrent, emporté
Vers l'océan sans fin des douleurs et des rêves.
Il me paraît, avec des murmures de voix,
Évoquer des échos très lointains, sur les grèves,

Où dorment dans la mort les amours d'autrefois.
Il m'apparaît, semblable au fleuve aux ondes douces,
Où les rivages blonds, les arbres familiers,
Les collines bordant l'horizon de leurs mousses,
Et les chênes pensifs se mirent tout entiers...
Et toi, le front ceint de la nébuleuse flamme
Du songe impérieux, avec dévotion,
O très douce, ô très grave Imagination,
Tu regardes couler le grand fleuve de l'âme.



Le Tisserand

Le grave tisserand, le front sur son métier,
Dès l'aube, tisse, au gré de sa navette pleine,
Le calicot, le drap, le basin, la futaine,
Et sans prendre repos file le jour entier.

Aussi, se remettant sans murmure à la peine,
Le lendemain, toujours sévère et régulier,
Il recommence au fond du très vieil atelier
Et tresse de sa main les chanvres et la laine.

C'est pourquoi ce bourreau d'un travail éternel,
Ayant, pour contenter l'orgueil universel,
Sacrifié sa vie et sa part de jeunesse,

Sans se plaindre jamais d'avoir peiné tout seul,
Lorsque viendra le temps de la calme vieillesse,
Avec le lin moelleux tissera son linceul.



Fleurs de Neige

ROMANCE

Je vois, ce matin, dans les branches,
Des fleurs de neige aux boutons blancs;
Je vois, ce matin, des fleurs blanches
Briller sous les cieux éclatants.
Et ces fleurs de neige sont telles,
Que les lys, fraîchement fleuris,
N'ont pas, l'été, leur charme exquis,
Et qu'ils s'éclipsent devant elles.

De ma tenêtre je la vois,
La fleur de neige immaculée,
Fleur de ces rêves d'autrefois,
Que je cueillais dans la vallée,
Parmi les givres argentés.
Elle estompe le paysage
Et dans les arbres sans feuillage
Étale ses douces clartés.

Mais le hasard disperse vite,
Avec le vent, le vent mauvais,
La fleur par qui le cœur palpite
Et qui ne laisse que regrets.
Hélas! le vent cruel emporte
La fleur d'amour par le chemin,
Qui s'envole au gré du destin,
La fleur de neige, la fleur morte.

Ainsi, dans les soirs nonchalants
Où l'âme, dans le vent bercée,
Est par le souvenir blessée,
Tristes, sous mes pas chancelants,
Tombent les illusions brèves
Qui dans la nuit s'effeuilleront...
Et pour la vie elles seront
Roses de neige, fleurs de rêves.



Les Pleureuses

On loue des pleureuses qui précèdent les convois funèbres en s'arrachant les cheveux et en chantant les louanges du mort. Elles découvrent leurs bras, elles s'arrachent des accès de douleur en se déchirant les joues, faisant ainsi une vaine montre de leur affliction...

(Histoire de la Grèce)

Hypocrite convoi de femmes éperdues,
Qui montrez sans pudeur vos navrantes beautés,
Qui mendiez des pleurs à vos âmes vendues,
Et portez votre honte à vos fronts sans fiertés;

Maudites soyez-vous avec vos piétés!
Les larmes de vos yeux vainement répandues
Sont une insulte faite à ces divinités
Que restent les douleurs sur la tombe épandues.

Donc, quand viendra la mort sceller le tombeau noir,
Gardez votre pitié, sœurs d'un vil désespoir,
Sur moi ne pleurez pas, afflictions humaines!

Si vos pleurs sont payés, si vos larmes sont vaines,
Moi, je veux malgré vous m'endormir à jamais,
Affranchi de la vie et de vos faux regrets!



Illuminés

Ayant songé des nuits d'une grande cité
Où le divin bonheur un jour se réalise,
Du fond des temps venu, par son rêve hanté,
La douleur ayant fait sa chevelure grise
Et sa marche moins sûre et son pas plus tremblant,
Il allait par la route interminable et rude...
Parfois, le pas trop lourd et le front somnolent,
Au milieu de la vaste et sombre solitude,
Il reposait sa tête aux pierres du chemin;
Ou, pour continuer toujours plus loin sa course,
Il cueillait, en passant, quelques fruits de sa main;
Ou sa lèvre buvait l'eau pure de la source,
Et, l'espoir chaque jour ravivant son ardeur,
Il montait, haletant, vers le lointain des cimes;
Ou, plongeant ses regards lassés vers la splendeur
Des nuits, il franchissait d'impossibles abîmes.

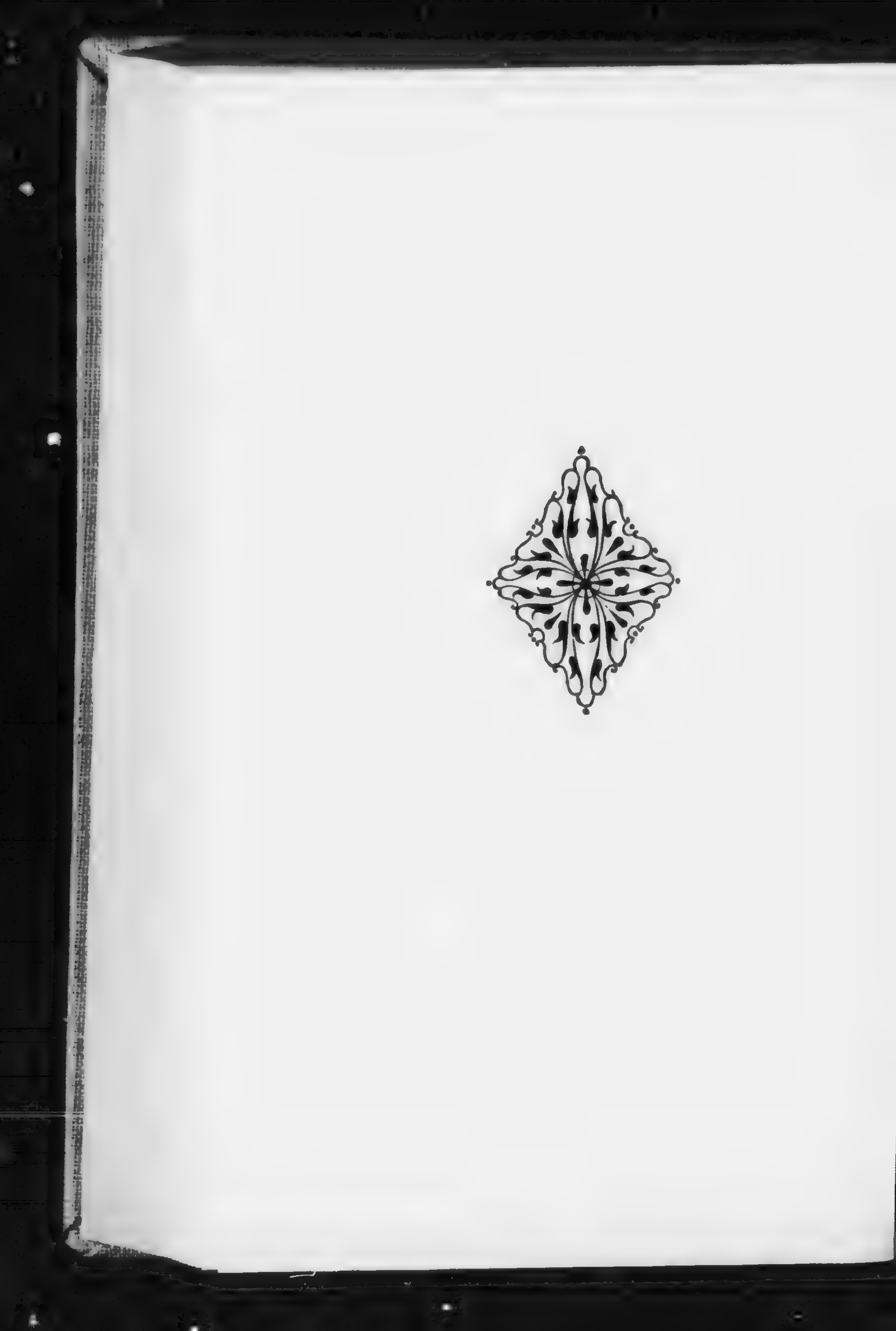
Or, un soir, par delà le grand désert brûlant,
Le marcheur fatigué, mais l'âme inassouvie,
Ayant tourné les yeux vers le soleil couchant,
Aperçut la cité, le rêve de sa vie.

Alors, plein de courage indomptable des dieux,
Un sublime sourire éclaira sa prunelle,
Et dans une clameur qui monta jusqu'aux cieux
Il voulut s'élancer vers la ville éternelle.

Mais le désir menteur trompe nos espoirs vains :
Car la cité rêvée avait muré ses portes
A l'heure même où l'homme y posait les deux mains.
Et la nuit emporta ses illusions mortes.

Et le divin marcheur, venu du fond des temps,
Sans pouvoir terminer sa tâche trop amère,
Pour arriver au but ayant marché cent ans,
Expira, son grand front tourné vers la chimère.





Vers la Splendeur des Cimes



Contemplateur

Méprise la cohue et le néant des choses
Dont les plaisirs menteurs ne s'assouvissent pas :
La blonde solitude, étrangère içi-bas,
Est là-haut dans l'extase et ses apothéoses.

Laisse leur or à ceux dont le triste repas
Consiste à se griser du vain parfum des roses;
Les hommes d'action sont des êtres moroses :
La réalité tue, et ton cœur en est las.

Si tu veux, dédaignant les félicités brèves,
Revêtir de splendeur et de gloire tes rêves
En leur donnant la vie et l'immortalité,

Monte vers l'inconnu, déchires-en les voiles;
Et plein d'une immuable et sereine clarté,
Contemplateur divin, plane dans les étoiles.



L'Art et la Science

La science a donné de grands noms aux étoiles
Et voulu pénétrer, en déchirant ses voiles,
Le tentant inconnu de problèmes géants,
Croyant trouver le mot suprême des néants.
Elle a pu, quelquefois, d'un geste d'anathème,
Condamner la nature et le grand art lui-même;
Mais pour toi, toujours loin des choses d'ici-bas,
Ses trésors amassés ne te suffisent pas.
Toi qui vis dans l'éclat des divines féeries,
Tu ne saurais te faire aux froides théories.
Tu ne recherches pas la cause et les raisons
Qui te firent chanter les amples floraisons,
Le silence des bois et la nuit étoilée.
Et si ton âme triste un soir s'est envolée
A travers l'infini de l'espace et du temps,
O poète emporté vers d'éternels printemps,
C'est que, dans la clarté radieuse des sphères
Où ton front s'habitue à rêver, tu préfères,
Méprisant dans ton cœur la froide vérité,
La contemplation à la réalité.



L'Être infime

Je m'en allais seul dans la plaine,
Par le soir languide et sans voix...
Je sentais palpiter, parfois,
Les seules plaintes de ma peine.

Comme en de très longs bercements,
Là-bas, vagues, au ciel sans voiles,
Tremblaient de tristes yeux d'étoiles
Aux doux rayons d'enchantements.

Rien ne troublait l'ombre profonde.
L'heure pleine de majesté,
S'en allant avec gravité,
Passait lentement sur le monde.

Et je me suis dit, consterné :
« Combien vous paraissez infime
Devant ce silence sublime,
O pauvre cœur abandonné!

« Qu'êtes-vous donc dans la nature,
O vous qui marchez dans la nuit?
Et devant l'étoile qui luit
Qu'êtes-vous, frêle créature?

« Tu n'es rien dans l'immensité!
Tes cris, on les entend à peine.
Halte! arrête-toi par la plaine
Et retourne à la vérité. »

Une étoile m'a dit dans l'ombre :
« Pourquoi ton cœur a-t-il frémi?
Laisse là ce monde endormi :
Vers moi lève ton regard sombre.

« Élève-toi vers l'infini :
L'homme doit porter haut la tête;
Oui, monte où le rêve, ô poète!
Ne commence ni ne finit. »

Alors, vers les splendeurs nocturnes,
Je suis monté seul dans le soir;
Et le cœur tout rempli d'espoir
J'ai bu le rêve dans leurs urnes.

Et je suis resté très longtemps,
Plongé dans l'extase lointaine,
Bien loin de la souffrance humaine,
Dans l'éternité des printemps...

Et depuis, par les nuits sans voiles,
Lorsque je marche seul parfois,
Vers les cieux j'élève la voix,
Et je grandis jusqu'aux étoiles.



Repos

Affranchi du mensonge et de ses vains mirages,
Je voudrais ne plus croire aux hommes désormais
Et m'en aller gravir les plus lointains sommets,
Près des chênes géants dominateurs des âges.

Là, j'aurais les clartés pures, les matins frais,
Dans la libre splendeur des cieux et des nuages,
Muet contemplateur, vivant comme les sages
Et cachant dans mon cœur meurtri mes vieux regrets.

Ou, seul sur le penchant d'une vierge colline,
Quand le soir alangui sur la plaine domine,
J'égrènerais du rêve en de douces chansons,

Je mêlerais ma voix à la harpe sonore
D'Éole, père du chant aux douceurs d'aurore
Et dieu des vents légers, des fugues et des sons.



Étoile filante

Ver de terre amoureux d'une étoile.
(VICTOR HUGO.)

PERLE rare, tombée un soir d'une escarcelle
Et qui fus un joyau du lointain firmament;
Étoile aux yeux remplis de mystère, parcelle
D'astres morts et déchus aux gouffres du tourment;

Ange ou démon, dont l'âme incomprise recèle
Peut-être en ses replis l'amour même qui ment;
Toi dont le souvenir obsédant m'ensorcelle
Et qui remplis mon cœur de ton enchantement;

Déesse du hasard, errante dans l'espace,
Je voudrais te poursuivre et retrouver ta trace
Et, si mes vains désirs n'étaient pas superflus,

Scruter, dans l'inconnu de la nuit constellée,
Les profondeurs du rêve où tu t'es envolée,
Étoile que jamais je ne reverrai plus.

Irréductible Orgueil

Au fond de la plaine infinie,
Les astres aux tristes reflets
Pleurent des larmes d'agonie,
Et les cieux cachent leurs secrets.

Inertes, ces âmes, perdues
Aux pays des rêves lointains,
Sont des pointes d'or répandues
De par les célestes jardins.

Depuis d'éternelles années,
Les étoiles, quand vient la nuit,
Solitaires abandonnées,
Nous disent de loin leur ennui...

Je suis, dans ma peine profonde,
Rêveur que la vie accabla,
Comme l'étoile pâle et blonde
Qu'au ciel le destin exila.

Et, le front dans les altitudes,
De mon cœur défendant le seuil,
Je vis au sein des solitudes
Dans mon irréductible orgueil.

Et, comme les astres sans nombre
Répandant leurs mornes reflets,
Triste et seul, je reste dans l'ombre,
Le cœur plein d'infinis regrets.



Ascension

Tel, vers les monts géants, dès l'aurore levée,
Le voyageur rempli d'une inlassable ardeur,
Gravit sans faire halte une pente élevée,
Monte sans t'arrêter, les yeux vers la splendeur.

Et, ta course pourtant toujours inachevée,
Ébloui mais serein devant la profondeur,
Cherche dans l'infini ton étoile rêvée,
Et pour en découvrir l'indicible grandeur,

Sans fatigue, va-t'en de par les cimes roses,
Et, le soleil faisant en des apothéoses
Étinceler ton front parmi les rayons d'or,

Poète, dans l'azur, devinant d'autres grèves
Sans jamais te lasser de poursuivre tes rêves,
A des astres nouveaux tu parviendras encor.



Sirius

REINE des profondeurs, ô vase de lumière!
Sirius, immobile au désert de l'ennui,
Quand dans les soirs sereins tu brilles la première,
La blanche vérité m'apparaît dans la nuit.

Car ta splendeur m'apprend que l'inerte matière,
N'ayant rien du néant, jamais ne se détruit;
Que rien ne doit mourir et que la vie entière
Renaît avec le jour lorsque l'ombre s'enfuit.

Tu me dis que la suite innombrable des races
Dans les mondes lointains habitent les espaces,
Que la beauté toujours eut d'immortels printemps,

Que l'être est résulté d'une aveugle énergie
Dont il ne connaît pas l'invisible magie
Et qu'il porte à son front l'éternité des temps.



L'Homme aux Étoiles

A Gonzalve Desaulniers.

Poete au front hautain, qui, le cœur plein d'envie,
Aspires de tresser une gerbe de fleurs
En cueillant par delà les sphères et la vie
Des étoiles sans nombre aux troublantes couleurs,

L'inconnu te tourmente et t'obsède sans trêve,
Et tu voudrais monter aux célestes jardins;
Mais les jardins d'en haut sont si loin de ton rêve
Que tes efforts pour les atteindre seraient vains.

Ne t'afflige donc pas si dans les nuits sans voiles
Ta chimère s'abîme au néant du désir;
Les astres sont des fleurs qu'on ne saurait saisir :
Ne t'attarde jamais à cueillir des étoiles.

Reste ici-bas. Mieux vaut conserver dans sa main
La fleur que l'on respire et d'amour imprégnée.
Car, de toutes les fleurs moroses du chemin,
L'étoile de ton rêve est la plus éloignée.



L’Or des Crépuscules



Aux Étoiles

Astres, divines fleurs aux profondeurs écloses,
Lumières qui rendez soucieux notre front,
Pourquoi me cachez-vous les effets et les causes,
Muets contemplateurs du firmament profond?

L'obscurité du doute en mon esprit pénètre
Quand j'affronte, le soir, votre regard divin;
Et l'abîme se fait plus sombre dans mon être
Chaque fois que mon cœur vous interroge en vain.

Qui donc pourra savoir d'où vous êtes venues
Et comprendra le sens de vos lointains printemps?
Étoiles, vos splendeurs me restent inconnues,
Et ma raison s'égare en l'espace et le temps!

Qui pourra calculer le nombre des atomes
Jetés dans l'au-delà du silence éternel?
Astres vivants ou morts, mystérieux fantômes,
Pourquoi demeurez-vous muets à notre appel?

Que ne dévoilez-vous devant nos yeux avides
L'impalpable, la blanche et sainte vérité,
Si par delà l'éther les cieux ne sont pas vides
Et si nous devons croire en l'immortalité?



Le Scaphandrier

Les spirales du gouffre ont un charme profond.
Tu plonges, ô savant, où le câble te mène,
Vers la nuit, entraînant ton boulet et ta chaîne
Lourdement avec toi dans l'Océan sans fond.

Et je te vois descendre, ô la raison humaine!
Comme un scaphandrier qui s'élance d'un bond,
Conduisant au hasard ton espoir vagabond,
Sans te douter qu'un jour tu mourras à la peine.

Ah! tu peux t'agiter au bout du fil tenu,
Dans l'inconnu des mers où nul n'est parvenu,
Scaphandrier humain, d'un vain songe victime.

Pauvre adepte impuissant du mystère sublime,
Tu me parais, avec son casque biscornu,
Un pantin grimaçant qui se meut sur l'abîme.



Matérialisme

En ce sièc[illegible] le doute a franchi la limite
De l'antique croyance et de sa sainte ardeur,
On regarde le ciel avec moins de candeur.
La superstition humaine n'est qu'un mythe.

L'inaltérable foi des anciens périclite,
Et l'homme cherche en lui les lois de sa grandeur;
La matière triomphe, et dans la profondeur
De l'âme on scrute en vain Dieu qui s'est fait ermite.

La Nature devient un vaste enchantement;
La Raison, proclamant l'éternité des choses,
Assujettit le monde à des métamorphoses,

Faisant de l'existence un recommencement;
Et devant la clarté des étoiles sans nombre
L'impassible néant n'est plus qu'une grande ombre.



Le grand Fleuve

A George Normandy.

Dans sa force toujours vivace et rajeunie,
Son flot vibrant, semblable aux appels des clairons,
Le grand fleuve, emporté dans sa course infinie,
Magnanime, apparaît faisant rêveurs nos fronts.

Venu du fond des temps dont il porte les traces,
Il vit des jours sans nombre et d'implacables nuits;
Tant de siècles l'auront vu passer, tant de races,
Et tant de bords anciens qu'il peupla de ses bruits

Entendirent sa plainte aux rythmes innombrables,
Qu'on ignore quels monts aux lumineux sommets
Trempèrent les premiers dans ses eaux vénérables
Leurs rocs majestueux ou leurs vierges forêts.

De ses secrets passés nul n'entr'ouvrit les voiles.
Peut-être existe-t-il de toute éternité,
Ayant toujours vécu sous les mêmes étoiles,
Resplendissant de gloire et de mâle fierté.

Peut-être a-t-il régné sur le passé du monde,
Consolateur profond du regret et du deuil,
Ayant toujours porté sa semence féconde
Et prodigué la vie aux champs avec orgueil.

Peut-être est-il issu des antiques désastres,
Alors que, surgissant de l'abîme indompté,
Il voulut d'un seul coup s'élancer vers les astres,
Dans un très long frémissement de liberté.

Aux siècles fabuleux des légendes anciennes,
Alors que l'homme errait aux sentiers toujours verts,
Peut-être apparut-il aux croyances sereines
Comme un dieu tout-puissant gardien de l'univers.

Peut-être a-t-il prédit les sombres destinées,
Ou fut-il du premier des peuples le berceau,
Ou peut-être vit-il, aux soirs de leurs années,
Les empires croulant marqués du même sceau.

Sans arrêter le cours de son lointain voyage,
Dans la splendeur des prés et sous les soleils d'or,
Il portait ses flots bleus de rivage en rivage,
Et, pourtant harassé, recommençait encor.

Et maintenant, gonflé de sa puissance, il passe,
Mirant, ainsi qu'aux jours anciens, les grands cieux purs.
Il remplit de sa voix grandiose l'espace
Et nous annonce enfin l'aube des temps futurs.

Il présage déjà la nouvelle logique
Que les peuples savants demain proclameront;
Et l'humaine science en sa grandeur magique
Devant qui les erreurs grossières tomberont;

Le triomphe éclatant des sublimes pensées;
Le changement des lois et les dogmes vieillis,
Et nos vaines vertus par d'autres remplacées,
Et les cultes d'hier à jamais abolis;

La lutte pour le vrai, les doctrines des sages,
La raison inclinée aux doutes éternels,
Et l'insondable amour avec ses vains mirages
A qui de siècle en siècle on dressa des autels.

Il coule, irrésistible et rempli de lumière,
Triomphal précurseur des combats à venir;
Et ses eaux, renaissant de leur force première,
Impétueusement roulent vers l'avenir.

Et, debout sur la rive aux sables sans limite,
Seule et prêtant l'oreille aux murmures des vents,
L'humanité contemple; et le rêve médite
Devant le fleuve immense aux flots toujours mouvants.



Lâcheté

Que crains-tu de la mort et de l'éternité,
Si l'être doit survivre aux souffrances humaines?
Et si tu crois encore en l'immortalité,
Lâche, ne vois-tu pas que tes craintes sont vaines?

Quel crime as-tu commis? de quoi t'accuses-tu?
Tu te fais un remords de l'air que tu respires?
Et, pour avoir failli, tu te crois sans vertu
Sans comprendre qu'autour de toi d'autres sont pires?

Tu n'oses pas chercher les problèmes abstraits,
L'insondable pourquoi des effe., et des causes?
Si tu crains le péché qui laisse des regrets,
Que ne le scrutes-tu dans ses métamorphoses?

Tu sais bien que les lois guidant le genre humain
Passent, et qu'ici-bas notre pensée instable,
Niant le mal hier, l'approuvera demain;
Que l'humanité change et n'est pas immuable.

Pourquoi t'éblouis-tu de calculs mensongers
Dont les textes vieillis ont fait une science?
L'histoire tourne autour d'arguments passagers.
Il n'est qu'une lumière en nous : la conscience.

C'est en elle qu'il faut chercher la vérité.
Toujours la conscience a dirigé la vie
Et reste le rayon de sereine clarté
Qui fait notre cœur pur, sans haine et sans envie.

Elle créera pour nous le dogme tout-puissant
Dont notre âme toujours devra suivre les traces.
Sa morale, soleil en nous resplendissant,
De sa loi bienfaisante éclairera les races.

Elle dit que le rêve a son gouffre béant,
Que rien ne disparaît des mondes et de l'être,
Et que nous ne devons jamais croire au néant,
Et que l'atome doit de l'atome renaître.

Elle dit que le moi ne meurt pas tout entier,
Que nous devons souffrir sans proférer de plainte.
Elle dit qu'ici-bas, quel que soit le sentier,
L'homme doit s'en aller sans remords et sans crainte.

Interroge le monde avant de le blâmer.
Ne crois pas que le doute en toi soit une chute,
Ne va pas par l'affront te laisser désarmer,
Et que ta volonté soit prête pour la lutte.

Méprise l'insensé qui, plein de lâcheté,
Craignant tout de la mort, tremble devant la vie.
La peur est une insulte à la mâle fierté,
Et l'âme sans courage est une âme avilie.

Si, pour avoir douté de l'univers qui ment,
Tu frémis de terreur en pensant au grand somme,
Si tu crois que la mort est un noir châtiment,
Il vaudrait mieux pour toi de n'être pas un homme.

Si la vérité pure est un mont escarpé,
Si l'inconnu te fuit et se cache en ses voiles,
Reste impassiblement dans ton orgueil drapé
Et meurs sans redouter le regard des étoiles!



Soir de la Vie

J'EUS ce rêve. Le temps, dans sa course arrêté,
Avait d'un geste bref mis un terme à la vie,
Et, les yeux détournés de la route suivie,
Je me tenais debout devant l'éternité.

L'ombre semait au loin l'horreur et l'épouvante.
Autour, tout s'écroulait dans l'abîme profond,
Et l'incommensurable, en mystère fécond,
Faisait de cette nuit comme une mer mouvante.
Tout était dévasté, les êtres n'étaient plus :
Les choses me semblaient un amas de ruines;
C'était la fin des fins... L'arbre, dans ses racines,
Et les chênes, témoins des âges révolus,
Arrachés, se penchaient sur les torrents. Les fleuves
Recélaient en leurs flancs de sinistres échos,
Clamant le règne immense et sombre du chaos;
Et les vieux océans, ô plage, où tu t'abreuves,
Mêlaient leurs bruits d'enfer au gouffre épouvanté...
C'était la fin des fins, c'était la fin du monde.

Et moi j'avais fini ma course vagabonde
Et me tenais debout devant l'éternité.

Or, dans les profondeurs mêmes, où les rafales
Mêlaient leur long murmure aux sanglantes rumeurs,
L'on entendait monter d'effroyables clameurs,
Comme un vivant blasphème, aux cimes triomphales :
C'était la grande voix des hommes expirant.
Leur plainte me semblait, solennelle et farouche,
S'échapper d'un seul cœur et d'une même bouche.
Et, prêtant mon oreille à ce cri déchirant,
J'entendis, dominant la tragique tourmente,
Ces paroles :
« Enfin, le jour heureux a lui
Où la mort nous délivre à jamais de l'ennui.
Depuis assez longtemps que la vie alimente
En nous le noir regret qui trompa nos destins,
Nous avons trop vécu, sachons mourir sans crainte.
Tombons dans l'infini des espaces, sans plainte;
Oublions à jamais les souvenirs lointains.
Il fut un temps où l'homme heureux et sans alarmes,
Affranchi de l'orgueil, buvant au pur ruisseau,
Ayant le ciel pour toit, les mousses pour berceau,
Ignorait la douleur et l'âpreté des larmes.
Alors, nulle cité n'avait dressé son mur;
Le sang était vermeil et l'âme était virile;
Le rêve était serein et la raison docile,
Et l'on se contentait d'aimer un coin d'azur...
Mais nous étions d'un siècle où, vaste fourmilière,
La haine et les désirs, toujours inassouvis,

A d'éternels liens nous tenaient asservis.
Sur le monde déchu dominait la matière.
Il existait en nous un malaise inconnu;
Nos fronts vides étaient rongés par l'amertume,
Et, comme un feu d'enfer qui lentement consume,
Monstre de cruauté, l'on ne sait d'où venu,
Il existait en nous un certain mal de vivre,
Un mal universel qui prend dès le berceau
Et qui plonge le cœur vivant dans un tombeau;
Un mal qui tue et dont pourtant l'homme s'enivre;
Un mal qui fait haïr les rayons du soleil,
Les prés, les bois, les champs, et la rose épuisée,
Qui tarit la fraîcheur des gouttes de rosée
Et les illusions brèves du soir vermeil;
Et, de ses dents de fer puissantes et voraces,
Le monstre a dévoré vos seins, morts qui dormez!
Il a broyé vos fronts et les a consumés,
Il a brisé l'amour et décimé les races! »

Ayant ainsi parlé, la grande et triste voix
S'engloutit à jamais dans la chute des mondes,
Et l'écho très lointain des paroles profondes
M'apporta sa tristesse une dernière fois.

Et, les yeux détournés de la route suivie,
Je me tenais debout devant l'éternité...
Impassible, le temps, dans sa course arrêté,
Avait d'un geste bref mis un terme à la vie.



Océan

J'AI contemplé la mer du haut de la falaise.
Elle remplissait l'air de ses cris arrogants.
La mer, la grande mer que nul repos n'apaise,
Se laissait emporter au gré des ouragans.

Par formidables bonds jaillissant des abîmes,
Houles, blondes vapeurs, écumes, tourbillons,
Renaissaient du chaos, s'élançaient vers les cimes
Et laissaient derrière eux d'innombrables sillons.

Sa détresse montait en un grave murmure
Qui, lugubre toujours et jamais amoindri,
Pareil au choc terrible et strident d'une armure,
Heurtait avec fracas le rivage meurtri.

Puis, s'éloignant soudain des immenses jetées,
Les vagues, une à une, exprimant leurs regrets,
Convulsives et par une force emportées,
Avaient en s'en allant de sinistres reflets.

O caprice du vent et du remous des lames!
Quelquefois, un appel des gouffres infinis
Me redisait l'angoisse immortelle des âmes
Et des mornes échos dans le soir réunis.

Ou parfois sa tristesse, empreinte de délire,
Clamait l'éternité d'incurables douleurs;
Ou, comme les accords langoureux d'une lyre,
M'arrivait dans le vent l'âpreté de ses pleurs...

J'ai contemplé la mer d'où montaient des étoiles,
Du haut de la falaise et dans le soir vermeil,
La mer sans goélands, sans nuages, sans voiles,
Témoin de l'agonie étrange du soleil.

J'ai regardé la mer dans l'or du crépuscule,
Dans l'éblouissement de l'espace emporté;
Et tristement mon âme, où l'ombre s'accumule,
A salué la mer en son immensité!

Mer indomptable! Mer aux plaintes dérisoires,
Toi qui sèmes l'horreur et creuses des tombeaux,
Qui plonges à jamais en tes profondeurs noires
Les pauvres naufragés du monde par monceaux,

Salut! Je viens à toi. Ta colère me hante,
Et je suis torturé par un mal inconnu.
Comme toi, je m'en vais en proie à l'épouvante,
Et, pour t'interroger, vers toi je suis venu.

Tu te dresses, ce soir, en crêtes triomphales!
Ton flot au noir remords est-il donc condamné?
Que ne recherches-tu des grèves sans rafales
Où le repos enfin saurait t'être donné?

Portes-tu dans ton sein les raisons de la vie?
Quel germe t'anima? De quel profond néant
Tires-tu ta genèse? Es-tu donc asservie
Au hasard qui t'entraîne, ô tragique océan?

D'où vient l'infinité des sanglots et des râles
Que ta fureur vomit comme un blasphème aux cieux?
Et pourquoi ta douleur, par les nuits sépulcrales,
A-t-elle fait ton cœur à jamais anxieux?

As-tu jamais connu le but de tes voyages,
Océan qui t'en vas vers un pays lointain?
Et toi, qui parcourus le long chemin des âges,
Entrevois-tu sans peur l'avenir incertain?

Tu diriges tes pas vers le mystère et l'ombre!
Et, si tu vis crouler les empires mortels,
Le temps inexorable et l'espace et le nombre
Te cachent-ils enfin leurs secrets éternels?

Océan, nul ne sait vers quelle destinée
Roulent les continents et les mondes détruits!
Sans connaître le but de leur course effrénée,
Aveugles, nous marchons dans l'énigme des nuits.

Plus brillantes jadis que la beauté des astres,
Grandes dans leur splendeur, les antiques cités,
Gisant parmi les noirs débris et les désastres,
Ont brisé leurs autels et leurs divinités.

Nous portons l'atavisme et la tare suprême;
L'inavouable envie a nourri notre orgueil;
Nous cherchons vainement l'impossible problème
De l'inconnu, brisant nos fronts contre l'écueil.

Amour, orgueil, folie, espérances des âges,
Comme les mers roulant leurs flots échevelés,
Vous vous précipitez vers d'étranges rivages :
Si nous pouvions savoir où vous vous en allez!





TABLE



TABLE

Printemps de la Vie

Saisons de l'Amour

Aurores fleuries

Eté de la Vie

Urne penchée

Bois de Santal

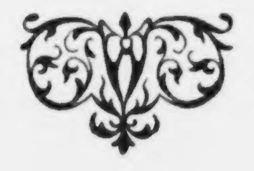
Automne de la Vie

Tour d'Ivoire

Hiver de la Vie

Vers la Splendeur des Cimes

L'Or des Crépuscules



Achevé d'imprimer

le quinze juin mil neuf cent douze

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

2. — 5338.